

Travaux de documentation complémentaires
« Recueil de témoignages de survivants de la
bombe atomique de Hiroshima »

Mémorial National de la Paix de Hiroshima
dédié aux victimes de la bombe atomique

Table des matières

Titre	Témoign	Age au moment de l'explosion de la bombe atomique	Page
La bombe atomique m'a prises deux filles	Makie Fujii	22	1
J'ai échappé de justesse à la mort	Jiro Shimasaki	14	5
Mon témoignage de l'explosion	Tsunematsu Tanaka	31	11
En l'honneur de ma mère	Hiroko Kawaguchi	8	17
Un été impossible à oublier	Chiyoko Shimotake	24	25
« Tu as eu de la chance »	Toshio Miyachi	27	33
Vœux de Paix pour les Générations à Venir	Tokio Maedoi	12	39
Le Traumatisme Indélébile de la Guerre	Kyôko Fujie	9	45
J'ai vu l'enfer	Kimiko Kuwabara	17	55

La bombe atomique m'a pris mes deux filles

Makie Fujii

● **Situation familiale avant le bombardement**

Nous habitons au bord de la rivière, environ 100 mètres à l'est du pont Yokogawa, dans le quartier Ichō-me de Yokogawa-cho. Nous étions quatre à la maison : Kyoshi, mon mari, Kazuko, ma fille aînée, Kiyomi, âgée de 6 mois à l'époque, et moi-même. Je me souviens que jusqu'au 6 août 1945, à chaque fois que nous entendions la sirène annonçant un bombardement aérien, nous allions nous réfugier dans un abri souterrain. Cela arrivait très souvent à l'époque.

● **Le jour du bombardement atomique**

Le matin du 6 août, mon mari n'est pas allé travailler. Il est resté à la maison car il venait de recevoir sa lettre de mobilisation. Les enfants et moi jouions à chat-perché au premier étage car l'alerte aérienne avait été levée.

Tout à coup, j'ai vu une boule de feu pénétrer par la fenêtre de la pièce où nous nous trouvions. Une seconde plus tard, nous étions projetées vers le bas, comme si nous allions atteindre les profondeurs de la Terre.

Immédiatement après, venant de sous mes pieds, j'ai entendu ma fille aînée m'appeler. Je lui ai répondu : « Kazuko, tiens bon, je viens t'aider. » Mais j'étais complètement bloquée et ne pouvais même pas tourner la tête, j'étais coincée par des objets et des pans de murs de la maison.

Quelques instants plus tard, j'ai entendu mon mari s'écrier : « Makie, où es-tu ? Où es-tu ? » Il avait l'air de me chercher partout. Puis au fur et à mesure, j'ai commencé à sentir la chaleur. C'est alors que mon mari a crié, la voix pleine de désarroi : « Le feu est partout, je ne peux plus continuer à te chercher, Pardonne-moi ! »

Je lui répondai : « Je suis là Kyoshi ! » mais je pense qu'il ignorait totalement où je me trouvais. J'étais coincée sous les décombres, ma fille cadette dans les bras et lorsque j'ai entendu mon mari me dire qu'il était désolé, je l'ai serrée de toutes mes forces. Inconsciemment, j'ai porté mes mains au nez et à la bouche de ma fille. Elle ne pouvait plus respirer et criait, pleurait de douleur. Étonnée par son hurlement, je me suis à mon tour écriée : « Ma fille va mourir ! ». Je ne sais pas si mon mari a entendu mon cri de désespoir mais c'est à ce moment précis qu'il est revenu nous chercher.

- « Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? » criait-il en retournant tout pour nous retrouver. Il a fini par nous localiser et m'a sortie la première par un petit trou qu'il avait lui-même creusé. Il a ensuite sorti notre cadette. J'avais des vertiges et ne tenais pas debout à cause d'un choc à la tête. Je me suis aperçue qu'autour de nous, tout était en feu.

Peu après être sortie de sous les décombres, je me suis rappelée Kazuko, ma fille aînée. « Kyoshi, où est Kazuko ? » ai-je demandé à mon mari. « Elle est morte, elle ne bouge plus, je suis désolé. »

En fuyant l'incendie, j'ai pensé à ma fille et lui ai dit, du plus profond de mon coeur : « Pardonne-moi Kazuko, je suis vraiment désolée. »

Mon mari tenait Kiyomi d'un bras et me soutenait de l'autre, mes pieds ne me portant plus. Pendant tout le parcours, il n'a pas cessé de m'encourager « Tiens bon, sois courageuse ! » Ne voyant plus très bien, je ne pouvais que suivre mon mari. Je suis presque certaine que notre maison a été complètement détruite par les flammes.

Mon mari devant porter notre fille et me soutenir, il était contraint de s'arrêter très souvent. Dans notre fuite, nous avons croisé une dame paniquée et complètement ébouriffée qui s'est mise à genoux devant mon mari et l'a supplié : « Aidez-moi, ma fille est coincée sous une colonne de bois tombée dans notre maison. Aidez-nous s'il vous plaît ! » Mon mari lui a alors répondu : « J'aimerais vous aider mais, comme vous pouvez le voir, ma femme et mon enfant sont blessées. Excusez-moi mais je ne peux pas vous venir en aide. » La femme est alors immédiatement partie chercher de l'aide ailleurs. Nous avons continué, faisant des arrêts réguliers pour nous reposer. C'est ce soir-là que nous sommes arrivés chez un ami de mon mari à Shinjyo.

● **Chez un ami à Shinjyo**

Nous sommes restés chez cet ami à Shinjyo pendant trois jours. A cause des radiations et du traumatisme lié à la bombe, je ne pouvais plus allaiter ma fille. Mon mari allait chercher du lait maternel car je devais rester allongée à cause de mes blessures aux jambes.

Je me disais sans cesse que ma fille aînée avait peut-être été sauvée. Je pleurais de regret et de colère contre moi-même car j'avais le sentiment de l'avoir abandonnée.

Pendant notre séjour à Shinjyo, j'ai vu de nombreuses personnes brûlées errer les unes dernières les autres. En les observant, je ne pouvais m'empêcher de pleurer et décidais d'ignorer leur présence.

● **Retour dans ma famille, à Yamaguchi**

Trois jours après le bombardement, les trains ont recommencé à circuler. Mon mari, ma fille cadette et moi sommes allés chez mes parents à Kogushi, dans la préfecture de Yamaguchi. Le train au départ de Yokogawa était bondé. Une fois arrivés, nous avons marché jusqu'à la maison de mes parents. Dans cette petite ville où tout le monde se connaissait, les nombreuses personnes que nous croisions furent étonnés

par notre air misérable et se demandaient ce qui s'était passé. J'ignorai leurs regards sans rien dire, les larmes aux yeux.

Je n'arrivais plus à dormir, pensant avoir abandonné ma fille aînée. Ma soeur et ma mère s'inquiétaient et dormaient avec moi pour me surveiller. Elles craignaient que je me suicide si elles me laissaient seule. Pourtant, toutes les nuits, je sortais de la maison et hurlais : « Pardonne-moi, pardonne-moi ! Pardonne tes parents qui t'ont abandonnée. » Alors que je restais chez mes parents avec ma fille, mon mari est retourné à Hiroshima pour récupérer les ossements de notre aînée.

Comme je n'arrivais plus à allaiter ma propre fille, ma mère allait chez ses voisines qui avaient des nourissons afin de leur demander du lait maternel. Elle avait décidé que, ne pouvant ni marcher, ni m'occuper de ma fille, je pouvais rester chez mes parents aussi longtemps que je le désirais. J'ai fini par rester à Yamaguchi pendant presque un an. Aujourd'hui encore, j'éprouve des difficultés à marcher.

● **Mort de ma fille cadette**

Après environ un an à Yamaguchi, nous sommes retournés vivre à Hiroshima où nous avons loué une maison située non loin de là où nous habitions avant, à Yokogawa.

Mon mari emmenait régulièrement notre fille au bain public et un jour, un homme s'est adressé à lui : « J'ai l'impression que votre fille a le dos enflé. » Je pensais que cela était dû au choc qu'elle avait reçu lors du bombardement mais nous l'avons tout de même emmenée à l'hôpital. Le contrôle a révélé quatre abcès au niveau de la moelle épinière. Nous avons décidé de laisser Kiyomi chez mes parents, à Yamaguchi afin qu'ils puissent s'occuper d'elle. Cependant, quelque temps après, alors qu'elle commençait à parler et qu'elle disait « Papa » et « Maman », nous avons décidé de la reprendre avec nous et de l'hospitaliser à Hiroshima. Il nous était si difficile d'assumer les frais médicaux que nous avons dû demander à ma mère de nous aider. Cependant, les soins étaient toujours trop honoraires et nous avons donc décidé que notre fille reviendrait vivre avec nous. Elle est décédée en 1952.

● **Souhait pour la paix**

J'en ai assez de la guerre ! Je souhaite que les gens se comprennent et vivent dans le respect les uns des autres. Tel est mon souhait pour l'Humanité.

J'ai échappé de justesse à la mort

Jiro Shimasaki

J'ai échappé de justesse à la mort

● Le 6 août 1945, jour du bombardement atomique

A cette époque, je travaillais dans l'usine de machines d'industrie lourde Mitsubishi située dans le quartier Minami-Kannon-cho à Hiroshima. Je mettais plus d'une heure pour me rendre de Saijo à l'usine, en train puis tramway. A 14 ans, je travaillais dans le cadre de la mobilisation scolaire. J'étais le quatrième d'une famille de cinq enfants. J'avais un grand frère, deux grandes soeurs et une petite. Mon grand frère était dans l'armée dans la région de Kyushu.

Les cours ont cessé quand j'étais en deuxième année au deuxième collège préfectoral de Hiroshima et nous avons été mobilisés dans des usines. J'ai commencé à travailler dans l'usine de Mitsubishi de Kannon vers la fin 1944.

Ce matin-là, je me rendais à l'usine avec quatre ou cinq collègues lorsque la bombe a explosé. Je crois que je me trouvais à côté du terrain de sport de Minami-Kannon-cho, à environ quatre kilomètres de l'épicentre. Si j'avais pris le train suivant, il se serait trouvé au niveau du pont Aioi au moment de l'explosion et j'aurais été tué sur le coup. J'ai vraiment échappé de justesse à la mort.

Lors de l'explosion, j'ai entrevu un fort éclat de lumière dans mon dos. Je me souviens aussi d'avoir ressenti une forte chaleur au niveau de la nuque. Ensuite, j'ai été renversé par le souffle de l'explosion et je me suis évanoui. J'ai repris connaissance cinq minutes plus tard et j'ai découvert l'usine où je travaillais complètement détruite : le toit avait été arraché par le souffle et il ne restait que la charpente métallique. L'usine se trouvait pourtant à quatre kilomètres du point d'impact de la bombe.

Que s'était-il passé? Etait-ce une bombe larguée par un Boeing 29? Les gazomètres du quartier de Minami-machi avaient-ils explosé? Les avis étaient partagés. Si ma mémoire est bonne, l'alerte avait déjà été levée. A 8h15 ce matin-là, nous n'avions donc reçu aucun avertissement. Par contre, les sirènes annonçant un bombardement avaient retenti un peu avant 8 heures mais les autorités avaient fait de cette alerte un simple avertissement. A 8h05, ce dernier avait été annulé, je l'ai moi-même entendu.

Après l'explosion de la bombe, nous avons reçu l'ordre de rentrer chez nous car toute la ville était en proie aux incendies. Mes collègues et moi sommes partis vers l'est sous une pluie noire en passant par Enami, Yoshijima et Senda avant de traverser le pont de Miyuki en direction du Mont Hiji. En traversant le pont de Miyuki, de nombreuses personnes s'accrochaient à nos jambes, nous demandant de l'eau.

Comme je ne savais pas ce qui s'était passé, je pensais que les gens étaient simplement blessés. J'avais du mal à comprendre pourquoi il y avait autant de victimes, blessées et brûlées. En fait, j'avais peur lorsqu'elles s'accrochaient à moi pour me demander de l'eau. Heureusement, je n'ai pas été blessé par l'explosion et les conséquences de la situation m'échappaient. Nous avons continué à marcher, rencontrant de nombreuses victimes sans toutefois comprendre la gravité de la situation.

Lorsque nous sommes passés au pied du Mont Hiji, nous avons croisé un soldat qui était brûlé sur l'ensemble du corps. Je le revois encore aujourd'hui. La peau de son torse pendait, c'était une vision terrifiante. Mais il était vivant et lorsqu'il m'a vu, il m'a montré un cadavre du doigt et m'a demandé de l'aider à le déplacer en le tenant par les pieds. Il voulait le transporter dans un petit chariot mais je n'ai pas pu le faire car j'avais peur. La zone située au pied du Mont Hiji se trouvait loin de l'épicentre et comme les gens n'étaient pas blessés trop gravement, ils aidaient les soldats à transporter les cadavres. J'imagine que le soldat que j'avais croisé est décédé quelques jours plus tard.

Nous avons fini par arriver à la gare de Kaida mais j'ignorais quelle heure il était, probablement tard la nuit. On nous a informé qu'il y aurait peut-être un train en direction de Saijo au cours de la nuit. Après plus d'une heure d'attente, nous sommes montés à bord. Il y avait beaucoup de monde. Arrivés à Saijo, il faisait nuit noire et il était presque impossible de distinguer les gens qui attendaient les voyageurs. A cette époque, sur ordre du gouvernement, il était interdit d'allumer les lumières. On entendait les gens dire : « C'est terrible ! J'ai entendu dire que c'était terrible ! », mais il n'y avait aucun moyen de savoir à qui appartenaient ces voix.

● **Situation à partir du 7 août**

Comme on m'avait dit que mon oncle avait été blessé par l'explosion lorsqu'il travaillait sur le Mont Hiji, je suis parti avec ma tante à Hiroshima pour le retrouver. Aujourd'hui, je ne me souviens plus très bien comment nous nous y sommes rendus, peut-être en camion. Nous sommes partis au matin du 7 août pour chercher mon oncle qui, selon certaines sources, avait été rapatrié à Ujina. J'ai décidé d'accompagner ma tante car je connaissais la ville par coeur. J'y étais allé au collège pendant 3 ans et je pouvais l'aider à bien se repérer. Nous avons retrouvé mon oncle dans un camp de réfugiés improvisé dans un entrepôt près du port de Ujina. A l'extérieur, j'ai vu un soldat qui s'occupait de la disposition des cadavres et qui disait : « Il est mort, on va le sortir. » Un autre soldat m'a demandé de l'aider à sortir

un cadavre en le tenant par les épaules. J'avais très peur et je n'ai pas pu le faire. Par équipe de 2 ou 3, les soldats sortaient les cadavres de l'entrepôt. J'ai vu le cadavre d'une fille d'environ 20 ans, entièrement carbonisée et nue.

Mon oncle est rentré avec nous à Saijo. Il est cependant décédé le 10 août, soit trois jours après que nous l'avons retrouvé. Nous l'avons incinéré au crematorium et là aussi, je me trouvais aux côtés de ma tante. Cette dernière est décédée il y a deux ans et juste avant de mourir, elle m'a confié qu'elle et son mari n'avaient été mariés que pendant 9 ans.

● La vie après l'explosion

Il me semble que l'école a repris fin octobre ou début novembre de cette année-là. Un bâtiment préfabriqué avait été installé dans le quartier Kannon, à l'endroit même où se trouvait l'ancienne école. Il n'y avait aucune fenêtre dans le bâtiment et en hiver, il neigeait à l'intérieur. Comme il n'y avait pas de chauffage, je me souviens que je tremblais de froid pendant les cours. Avant l'installation de ce bâtiment, les cours se déroulaient dans une école pour filles du quartier Kaida ou dans une école primaire qui n'avait pas été détruite.

Comme je voulais continuer mes études, je devais suivre les cours afin d'obtenir toutes les unités nécessaires. Il faisait très froid mais je faisais des efforts pour aller en cours. Même dans ces conditions difficiles, j'étais très content de pouvoir étudier. J'ai fini le collège en 1947. A l'époque, il s'agissait de l'ancien système et le collège durait alors 5 ans. Je suis ensuite allé au lycée industriel d'Hiroshima, situé dans le quartier de Senda-machi.

Dans les années 50, à ma sortie du lycée, je souhaitais créer une entreprise d'auto-école car les voitures commençaient alors à se démocratiser. J'ai commencé par installer un circuit d'entraînement que mes amis et moi avons créé. Grâce aux unités obtenues au lycée industriel, j'ai obtenu le certificat pour devenir moniteur d'auto-école. J'ai commencé à travailler comme moniteur principal dans une auto-école en 1960.

En 1966, j'ai quitté cette entreprise pour aider mon frère, qui avait besoin de moi pour gérer une maison de retraite. Mon frère était président de l'Association des Médecins du Japon et je suis très fier de lui. Nous avons géré la maison de retraite ensemble jusqu'à ce qu'il meure d'une hémorragie cérébrale. Après sa mort, je n'ai pas pu dormir pendant 3 jours. Nous avons toujours travaillé ensemble et avons visité des maisons de retraite un peu partout comme à Miyajima ou Yuki. Lors de grands déplacements, c'était en général moi qui conduisais. Je faisais de mon mieux

pour soutenir mon frère, qui était doué pour les études alors que j'étais plutôt sportif. Dans un sens, nous étions assez complémentaires. Lors de sa mort, j'ai ressenti un énorme chagrin.

● **Emploi, mariage et conséquences de l'explosion**

Ma femme et moi allons bientôt célébrer nos noces d'or. Lors de notre mariage, j'ai hésité à lui dire que j'avais été irradié. Comme je savais que les irradiés étaient discriminés, je lui ai dit que je l'étais mais que, travaillant à l'époque dans l'usine Mitsubishi du quartier de Kannon à cinq kilomètres de l'épicentre, je n'avais pas été blessé lors de l'explosion. Apparemment, cela ne lui posait aucun problème. Aujourd'hui, mon fils est pharmacien et ses connaissances médicales lui permettent de se considérer « irradié de deuxième génération ». Je m'inquiétais un peu des conséquences de l'explosion sur mon fils et ma fille et j'ai vérifié discrètement qu'ils ne souffraient d'aucune anomalie.

Dix ans après l'explosion, j'ai eu une sorte de kyste dans la nuque et je me suis inquiété, pensant qu'il s'agissait d'une conséquence de l'irradiation. C'était en fait un grand kyste bénin mais son emplacement correspondait à l'endroit où j'ai ressenti l'éclat de lumière. On m'a enlevé le kyste mais dix ans plus tard, un autre est apparu au même endroit. Depuis, je n'en ai plus eu. Cependant, le fait que mes dents soient plus fragiles que la moyenne représente, d'après moi, un symptôme de l'irradiation. Certains irradiés souffrent de calvitie mais chacun réagit différemment. En ce qui me concerne, je n'ai pas de problèmes de cheveux. Voici, en revanche, un symptôme commun : nous nous fatiguons plus vite que la moyenne. En effet, lorsque je travaillais, je me fatiguais rapidement alors que je faisais le même travail que les autres. Mon patron pensait que je ne travaillais pas correctement et, me traitant de fainéant, a exigé que je fasse des efforts. Cette fatigue rapide représente un inconvénient certain dans le travail de tous les jours.

● **Souhait pour la paix**

Il est important de tenir compte des détails lorsque nous racontons ce que nous avons vécu aux jeunes générations. Lors de l'explosion, les bâtiments ont été détruits instantanément, les gens tués sur le coup mais pour expliquer la gravité de cette situation, nous nous devons d'être attentifs et de raconter fidèlement ce qui s'est passé. Si l'on dit simplement : « C'était une expérience terrifiante » ou « Je regrette de ne pas avoir donné d'eau aux gens qui en avaient besoin. Lorsque le feu a commencé à se répandre sous le pont, je me suis enfui. », cela ne suffit pas. En

revanche, certains suggèrent d'aller au Parc de la Paix, de visiter le Musée de la Bombe Atomique et de voir l'Arbre de la Paix. Mais cela ne suffit pas non plus pour exprimer la cruauté de ce qu'il s'est passé ce jour-là. Certaines personnes ne comprennent pas bien l'énormité et la gravité de cet événement. Il y a peu, une tornade a fait de nombreuses victimes à Hokkaido. Les images que j'ai vues à la télévision m'ont rappelé le moment de l'explosion de la bombe. C'était si réaliste que même un enfant en comprendrait la gravité. Des vidéos montrant des catastrophes naturelles illustreraient parfaitement l'horreur de l'explosion de la bombe atomique. A travers ces images, les gens comprendraient comment une ville entière a pu être détruite en un instant et 200 000 personnes tuées.

Juste après l'explosion, des photographes professionnels envoyés par de grands quotidiens comme Asahi ou Mainichi, ont photographié les décombres de Hiroshima. Même s'ils avaient déjà travaillé sur les champs de bataille, on ne peut comparer les images d'Hiroshima après l'explosion à d'autres images de guerre. Pour faire comprendre la tragédie hors-norme qui s'est déroulée à Hiroshima, nous devons chercher la meilleure façon de raconter les événements.

Lors de l'explosion, j'ai perdu beaucoup d'amis plus jeunes que moi. Récemment, d'autres amis de collège de l'époque sont décédés. Depuis la mort de mon frère, le seul autre survivant de ma famille, je me sens vraiment seul. Aujourd'hui, je suis handicapé et ma femme s'occupe de moi. J'espère vivre encore quelques années pour raconter régulièrement aux enfants ce que j'ai vécu. Ce serait mon souhait le plus cher.

Mon témoignage de l'explosion

Tsunematsu Tanaka

● **Situation familiale à l'époque**

J'avais 31 ans et je travaillais chez Chugoku-Haiden S. A. (compagnie d'électricité), qui est devenue Chugoku-Denryoku S. A. Je louais une maison dans le quartier Ootemachi avec ma femme, Mikie et nos deux enfants, un garçon de 3 ans et une petite fille de 7 mois. J'ai commencé à travailler pour Chugoku-Haiden à la fin de mes études au Collège Onomichi et après avoir obtenu mon permis de conduire, en février 1934, à l'âge de 20 ou 21 ans. Alors que je travaillais, j'ai été mobilisé deux fois. La première fois de septembre 1937 à janvier 1941 et la deuxième fois de septembre 1942 à novembre 1943. Entre mes périodes de mobilisation, j'avais repris le travail, tout comme je l'ai fait après.

Vers la fin mars 1945, la ville de Kure a essuyé des bombardements aériens terrifiants. J'ai moi-même aperçu de nombreux bombardiers. A chaque bombardement, nous nous réfugiions sous la maison, dans un trou creusé par les anciens locataires. Mes enfants étaient encore petits mais lorsque nous étions obligés de nous terrer dans le trou, l'aîné essayait toujours d'en sortir. Je sentais que le danger guettait et, à la fin du mois de mars 1945, j'ai décidé de laisser partir ma femme et mes deux enfants dans ma belle-famille à Futami-gun Wadamura Mukaieda (aujourd'hui la ville de Miyoshi Mukaieda-cho). Nous avons laissé tous nos meubles dans un entrepôt de l'entreprise où je travaillais et ma femme et mes enfants n'ont emporté que le strict minimum.

Après leur départ, j'ai vécu dans cet entrepôt. Début mai, j'ai profité d'une fin de semaine pour aller voir ma femme et lorsque je suis revenu, j'ai vu que l'entrepôt avait été détruit par un bombardement. Comme je n'avais plus rien, je suis retourné voir ma femme dans sa famille pour lui demander de me confectionner de nouveaux vêtements. Je suis ensuite retourné au travail par le premier train du lundi matin. Comme je n'avais plus d'endroit où vivre, un de mes collègues m'a proposé de louer une maison dans le quartier de Ushida-machi. J'y ai vécu jusqu'à l'explosion de la bombe atomique.

● **Le jour du bombardement atomique**

A cette époque, un système de « mobilisation pour la surveillance » avait été mis en place par la mairie. En fait, lorsqu'un bombardement aérien était signalé pendant la nuit, nous devions revêtir notre uniforme et sortir pour surveiller la ville. Les soldats géraient la répartition des « surveillants ». La nuit du 5 au 6 août, il y a eu une alerte au cours de laquelle je suis sorti pour surveiller ma zone, c'est-à-dire, le pont de Yanagi. Normalement, le matin suivant une surveillance, je pouvais commencer à travailler à 8h30 au lieu de 8h mais ce jour-là, comme je n'avais pas reçu de

contre-ordre, je me suis rendu à l'usine à 8 heures, comme d'habitude. C'est grâce à cela que j'ai survécu.

En fait, je devais effectivement commencer à 8h30. J'ai profité de ces trente minutes pour nettoyer l'uniforme que j'avais porté la veille dans la salle de bains réservée au personnel, située au sous-sol. Lorsque la bombe a explosé, j'étais penché pour laver mon uniforme et le souffle, venu de face, m'a envoyé contre le mur opposé. J'ai alors perdu connaissance. Le seul souvenir que je conserve de cet instant, c'est une petite lumière, comme une étincelle. Quand je suis revenu à moi, il faisait noir à cause de la poussière mais je voyais que les 3^{ème} et 4^{ème} étages étaient en feu. Lorsque j'ai retrouvé mes moyens, j'ai essayé de visualiser mentalement les lieux et j'ai progressé à tâtons. Là où je pensais trouver un escalier, je me cognai et cela se produisit plusieurs fois, avant que je parvienne à sortir, à l'endroit où se trouvait le poste de garde situé sur le côté de l'usine. Depuis le poste de garde, j'ai aperçu une voie de chemin de fer et lorsque je l'ai rejointe, j'ai vu un train qui, avant de se coucher sur le côté, avait détruit une maison. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte qu'il s'était passé quelque chose de très grave. J'ai cherché quelqu'un à qui demander où nous pouvions nous réfugier mais il n'y avait personne.

En cas de bombardement, les gens du quartier devaient se rassembler sur le terrain de sport du Premier Collège d'Hiroshima qui se trouvait au Sud de mon entreprise. Comme je l'ignorais, je me suis dirigé vers le Nord sur la voie de chemin de fer et j'ai tourné à droite devant le sanctuaire Shirakami pour aller vers l'Est en suivant la rue Takeamachi-suji. Sur le chemin, j'ai vu qu'un pan de mur du Premier lycée pour filles de Hiroshima s'était effondré. J'ai vu une femme, dont seule la tête émergeait des décombres, et qui appelait au-secours. J'étais moi-même blessé, de nombreux morceaux de verres dans le dos, et je saignais abondamment. Je ne pouvais que fuir.

Je suis ensuite descendu vers le Sud en suivant la rivière Takea pour aller vers le pont de Miyuki. Cette rivière, fangieuse et si petite qu'elle ne figure sur aucune carte, devient souterraine à partir du quartier de Fukuya. Au cours du trajet, je n'ai croisé personne mais je crois avoir vu quelqu'un en train de rassembler ses affaires de l'autre côté de la rivière. Il a crié : « Quelle horreur, quelle horreur ! » Je ne savais pas quelle heure il était mais je pensais qu'il était tard dans la nuit.

Juste avant de traverser le pont de Miyuki, je suis monté dans un camion de l'armée qui passait par là pour aller jusqu'au port de Ujina. J'ai ensuite pris un bateau pour me rendre sur l'île de Ninoshima. Il y avait beaucoup de blessés. C'était terrifiant ! Je me suis fait soigner par un soldat-infirmier qui s'est contenté de me mettre un pansement sans retirer les morceaux de verre de mon dos. Certaines personnes

avaient l'air d'avoir perdu la tête, d'autres criaient alors que d'autres encore leur disaient de se taire. Des gens couraient dans tous les sens sans porter attention à ceux qui dormaient ni à ceux qui leur faisaient des remontrances. Il y avait tellement de bruit que je ne pouvais pas dormir. Je n'ai rien mangé de la journée jusqu'au matin du 7 août, lorsqu'on m'a donné du Okayu – une sorte de soupe de riz accompagnée d'une prune salée – que j'ai mangé dans un morceau de tronc de bambou. Cela a été mon seul repas sur l'île de Ninoshima.

Comme il n'y avait pas grand chose à manger sur l'île, je me suis vraiment senti en danger de mort et j'ai demandé l'autorisation à des soldats de retourner à Hiroshima. Le 7 août au matin, j'ai donc repris le bateau pour retourner à Ujina. J'ai eu la chance de croiser un camion de l'armée qui, selon un officier, se rendait à la Mairie de Hiroshima. Les soldats m'ont autorisé à monter à bord et m'ont ensuite déposé devant l'entrée principale de la Mairie. Je les ai remerciés avant de descendre. Je suis allé à pieds jusqu'à l'entreprise où je travaillais et qui se trouvait au nord de la Mairie. Une fois arrivé, j'ai vu deux de mes collègues à la réception. Je leur ai expliqué que j'allais rejoindre ma femme dans sa famille, dans le quartier de Mitsugi et je leur ai donné l'adresse. Je suis ensuite retourné dans la maison que je louais dans le quartier Ushida-cho, en traversant Kamiya-cho et Hacchobori. J'y ai passé une nuit avant de prendre un train, le matin du 8 août, à la gare de Tosaka pour aller à Wadamura où habitait ma belle-famille. J'avais hâte d'y retourner car j'imaginai que ma femme s'inquiétait pour moi. Je n'ai aucun souvenir des paysages traversés en train mais j'ai été marqué par l'image des cadavres entassés près du pont Kouhei.

● La vie après l'explosion

Quand je suis arrivé à Wadamura, j'avais encore des morceaux de verre dans le dos. Afin de les extraire, ma femme m'a lavé le dos tous les jours dans l'eau de la rivière. Le sang séché sur mon dos était tellement dur qu'on aurait dit du goudron. Lorsque ma femme a tenté de retirer des parties de sang coagulé avec une aiguille, elle a également enlevé des morceaux de verre, collés au sang séché. Elle a continué à retirer des morceaux de verre et du sang de mon dos pendant dix jours. Je pensais qu'il n'y en avait plus mais dix ans plus tard, quelques-uns qui se sont infectés. Pour les retirer, j'ai dû me faire opérer à l'hôpital de Sakai-machi.

Juste après mon arrivée à Wadamura, mon père est venu nous voir de Onomichi. Comme je n'avais pas pu le contacter, il ignorait que j'étais vivant et il était venu voir la famille de ma femme pour organiser mes obsèques. Bien entendu, il était très heureux de me voir mais aussi étonné de me trouver en vie. Nous avons discuté sur la

terrasse en buvant du thé. Il est ensuite rapidement retourné à Onomichi.

A Wadamura, je me suis bien reposé et je me sentais bien physiquement. J'y suis resté environ trois semaines avant de retourner à Hiroshima, fin août ou début septembre 1945 et de reprendre le travail.

Quelque temps après avoir recommencé à travailler, j'ai remarqué du sang dans mes selles. Je pense que c'était vers la mi-septembre car je me souviens que les châtaignes commençaient à tomber. J'ai décidé de me reposer dans ma famille, à Onomichi. Les membres de ma famille et mon médecin pensaient que j'avais attrapé la dysenterie et ils envisageaient de me mettre en quarantaine. Pourtant, lorsque je mangeais du riz aux châtaignes préparé par ma soeur, je ne perdais plus de sang. Ce n'est pas très logique mais je suis persuadé que c'est cela qui m'a guéri. Dans ma famille, j'ai bien mangé et je me suis bien reposé. Après quatre ou cinq jours, je me sentais mieux et je suis donc retourné à Hiroshima pour reprendre le travail.

● **La vie après la défaite**

Lorsque j'ai repris le travail, de nombreux employés avaient perdu leur maison et partageaient le quatrième étage de l'entreprise. Au début, ils préparaient leurs propres repas mais plus tard, l'entreprise a embauché un cuisinier pour eux.

Quant à moi, comme j'avais le permis de conduire, je travaillais comme camionneur dans la section des matériaux du service des affaires générales. J'étais chargé de livrer des matériaux aux centrales électriques de la préfecture d'Hiroshima.

En 1946, ma femme et ma fille sont venues me rejoindre à Hiroshima. Mes collègues nous ont construit une maison dans le quartier de Enoki-machi. Ils ont consacré leur temps libre après le travail pour acheter de quoi bâtir la maison, comme des piliers par exemple. Ma famille et moi y avons vécu pendant 30 ans.

J'ai vécu des moments difficiles mais la nourriture n'a jamais véritablement été un problème. En effet, la famille de ma femme nous fournissait régulièrement du riz. Par contre, j'ai perdu tous mes biens qui se trouvaient dans l'entrepôt de l'entreprise lors de sa destruction. Je m'étais confectionné des sous-vêtements en utilisant le tissu de mes yukatas – kimonos d'été – et j'avais récupéré un futon dans ma famille à Onomichi. Grâce au soutien de tous ceux qui m'entouraient, j'ai pu tout reprendre à zéro.

● **Ma santé**

Ma fille cadette est née en juillet 1947. Lors de sa naissance, je me suis demandé si l'explosion pouvait avoir des conséquences. Quand elle était à la crèche, il lui arrivait

de saigner du nez sans que ça s'arrête. De plus, elle n'était pas tout à fait comme les autres. Je pensais que tout cela était dû à l'explosion.

En ce qui me concerne, on m'a diagnostiqué une tumeur tuberculeuse en 1956 (Showa 31). A cause de cela, j'ai perdu des globules blancs, mon taux ayant baissé jusqu'à 2 000, voir 1 000 à certains moments. J'ai également perdu 8 kilos. J'ai été hospitalisé dans un hôpital de Hara, dans le quartier de Hatsukaichi (qui est aujourd'hui une ville) de juillet 1956 à septembre 1957 et n'ai pas travaillé pendant deux ans. Je suis entré à l'hôpital le jour de Tanabata, soit le 7 juillet 1956. Ce jour-là, pendant le petit-déjeuner, ma fille a annoncé : « aujourd'hui, deux étoiles vont se rencontrer mais papa nous laisse. » Lorsqu'elle a dit ça, toute la famille avait les larmes aux yeux.

A part cette tumeur, ma santé a toujours été assez stable. Ça fait une dizaine d'années que j'ai du sang dans les selles et que je me rends régulièrement à l'hôpital de la Croix-Rouge japonaise où l'on m'administre une piqure qui fait cesser les saignements.

Il y a quatre ans, je me suis fait opérer pour un cancer de la prostate. J'ai reçu le « certificat d'irradié », reconnu par le gouvernement.

● **Ma pensée profonde**

Aujourd'hui, j'ai 94 ans. Je remercie ma femme pour son soutien, qui m'a permis de vivre jusqu'à aujourd'hui. Mes enfants ont également toujours été à mes côtés et je tiens à les remercier.

En l'honneur de ma mère

Hiroko Kawaguchi

● Situation avant le 6 août 1945

A cette époque, j'habitais dans une maison située dans le quartier Kamitenma-cho, avec ma mère, mon frère et ma soeur. Mon père, Toshio Omoya, est mort en Chine en 1938 (Showa 13). Comme j'étais petite au moment de sa mort, je ne l'ai jamais vraiment connu, je ne l'ai vu qu'en photo. D'après ma famille, chaque fois que je regardais la photo de mon père, je disais : « Il ne peut pas sortir de la photo parce que personne ne lui apporte ses sandales de bois. »

Ma mère, Shizuko, faisait tout pour nous. Elle était passionnée par l'éducation des enfants et même pendant la guerre, j'ai pu apprendre la calligraphie et le ballet classique. Lorsque mon frère préparait le concours d'entrée au collège, elle allait prier tous les matins pour qu'il réussisse. Après la mort de notre père, elle était persuadée que l'éducation était le seul héritage à transmettre à ses enfants.

Ma mère cumulait plusieurs emplois et travaillait du matin au soir. Le matin, mon frère et ma soeur l'aidaient à livrer les journaux et même si j'étais petite, je les suivais. Elle était très occupée et nous laissait chez notre oncle, qui habitait le même quartier ou nos grands-parents, qui résidaient dans le quartier Hirose-Motomachi. De plus, à cette époque, comme les relations de voisinage étaient très bonnes, nos voisins s'occupaient bien de nous.

La plupart des écoles primaires nationales organisaient le remplacement familial ou en groupe¹. A l'époque, j'avais 9 ans et j'étais en troisième année de l'école primaire nationale de Tenma. Ma grande soeur, Sumie, était en sixième année (12 ans) dans la même école. Nous avons toutes les deux été accueillies dans un temple du quartier Yuki-cho. Chaque semaine, ma mère et mon frère, Toshiyuki, venaient nous voir et nous apportaient de la nourriture, de la patate douce, par exemple. C'était très difficile pour ma soeur et moi, qui étions encore petites, de nous retrouver loin des autres membres de notre famille. Un jour, ma mère nous a dit : « Si nous mourons, je préfère que nous mourrions ensemble. » Comme je voulais vraiment retourner vivre avec toute ma famille, nous avons finalement décidé de nous retrouver à nouveau sous le même toit. Si nous étions restées dans ce temple, ma mère et mon frère auraient continué à venir nous voir et auraient peut-être eu la vie sauve.

1

NDT : les enfants pouvaient être envoyés chez des membres de leur famille qui habitaient dans un endroit plus sécurisé ou, s'ils n'avaient pas de famille, ils étaient regroupés et accueillis par une association ou un temple.

● Le 6 août 1945

Ce jour-là, je n'avais pas école. J'étais avec mes amies près de chez nous.

Lorsque j'ai vu la ligne blanche laissée par le Boeing 29 dans le ciel, je me suis tout de suite couvert les yeux et les oreilles. J'ai réagi presque inconsciemment car nous avons suivi un entraînement sur la façon de se protéger contre les bombardements. Comme j'avais les yeux fermés, je n'ai pas vu l'éclat de lumière de l'explosion.

Heureusement, je me trouvais devant la maison et le mur nous a bien protégés. Je n'ai pas été blessée et n'ai pas non plus senti la chaleur de l'explosion. Certaines de mes amies ont été légèrement blessées à la tête mais nous avons tout de même pu nous extraire des décombres pour rentrer chez nous.

Chez moi, ma mère m'attendait. Elle a pour sa part été irradiée par l'explosion. Ce matin-là, elle était sortie chercher la ration de riz distribuée par le gouvernement et c'est en rentrant qu'elle s'est fait irradier. Dès que je suis arrivée à la maison, ma mère et moi sommes reparties, n'emportant que notre trousse d'urgence.

En partant, j'ai vu des maisons complètement détruites et la rambarde du pont en feu. Nous avons traversé le pont pour nous diriger vers Koi. Pendant le trajet, un homme brûlé sur tout le corps nous a demandé de l'eau mais, comme nous ne pensions qu'à fuir, nous n'avons pas pu l'aider. Aujourd'hui encore, je regrette de ne pas avoir pensé à lui demander son nom.

Au bout d'un moment, nous sommes arrivées à l'école primaire nationale de Koi. C'est là que je me suis aperçue que j'étais pieds nus. J'avais eu beaucoup de chance de ne pas m'être blessée dans ma fuite, en marchant au milieu des décombres.

Il y avait des blessés partout, autant dans les salles de classe que dans les couloirs. Ma mère s'est fait soigner. Elle était grièvement brûlée au niveau des mains, des jambes et du dos et plus légèrement au visage. Il y avait un gros creux, un renforcement dans sa tête. Elle a été soignée mais je ne suis même pas sûre qu'on lui ait donné des médicaments.

Nous sommes ensuite allées à l'endroit choisi par la communauté du quartier de Kokawachi pour se rassembler en cas d'urgence. Lorsque nous y sommes arrivées, il a commencé à pleuvoir, une pluie noire. Nous nous sommes protégées avec un morceau de tôle que nous avons trouvé par terre. La pluie s'est arrêtée peu après. Mon frère, Toshiyuki, est alors venu nous voir.

A cette époque, mon frère était en deuxième année dans une école industrielle de

Matsumoto. Dans le cadre de la mobilisation scolaire, il travaillait dans une usine de l'île de Kanawa, au large de Ujina. Il a été irradié au niveau du pont Miyuki, lorsqu'il se rendait au travail avec ses amis et il est tout de suite rentré à la maison car il était inquiet pour nous. Il s'est dirigé vers le collège Shudo car le feu l'avait empêché de traverser à l'endroit où se trouvait le siège de l'entreprise des chemins de fer d'Hiroshima. Il a ensuite traversé les rivières Motoyasu et Oota en bateau, avant de traverser le pont pour arriver dans le quartier Kannon-cho vers midi. Pendant le trajet, quelqu'un lui a demandé de venir en aide à des enfants coincés sous les décombres d'une crèche, mais il n'a pas pu le faire car il était tellement inquiet pour nous qu'il voulait avoir de nos nouvelles au plus vite. Il culpabilisait de ne pas avoir pu aider ces enfants. Il nous a raconté qu'à son arrivée chez nous, il a utilisé des seaux pour éteindre le feu qui commençait à se répandre dans le bâtiment. Ne trouvant personne à la maison, il est allé nous chercher en direction du quartier de Kokawachi. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés.

Ma grande soeur n'avait pas envie d'aller à l'école ce matin-là. Cependant, ma mère ne voulait pas qu'elle manque l'école, souhaitant qu'elle poursuive ses études au lycée pour femme de Yamanaka. Ce matin-là, comme bien d'autres, ma soeur est donc partie à l'école mais elle n'en est jamais revenue.

● **Situation après le 7 août**

Le lendemain de l'explosion, mon frère est parti à la recherche de ma soeur à l'école primaire nationale de Tenma. Quelqu'un lui a dit que la veille, elle nettoyait le bureau du directeur. Mon frère l'a cherchée partout mais le bâtiment avait été réduit en cendres.

Ma mère, mon frère et moi sommes restés dans le camp de Kokawachi-cho pendant deux ou trois jours mais, comme ma mère s'inquiétait pour ma soeur, nous sommes rentrés chez nous.

A la maison, ma mère restait toute la journée allongée sans même faire soigner ses blessures.

Heureusement, notre maison a résisté aux flammes. Cependant, des gens avaient volé nos futons, ce qui a mis notre tante, Sueko Omoya, très en colère. Elle nous a demandé ce qui se passait, pensant que nous avions donné les futons. Comme mon frère et moi étions très jeunes, nous ne pouvions rien faire pour nous défendre. Ma tante est donc venue chez nous pour s'occuper de nous et de ma mère, qui était

malade.

Le mari de ma tante, Shigeo, petit frère de mon père avait été mobilisé dans les troupes de la préfecture de Yamaguchi. Il est revenu à Hiroshima deux jours après l'explosion pour rejoindre sa femme et sa fille, Nobue. Sans l'aide de mon oncle et ma tante, tout aurait été beaucoup plus difficile pour mon frère et moi.

Les brûlures au visage de ma mère ont vite guéri mais celle au niveau du dos a mis plus de temps. La peau recouvrant la blessure a séché à plusieurs reprises et lorsque nous pensions qu'elle était enfin guérie, elle tombait, couverte de vers. A un certain moment, son dos fourmillait de vers. Il était quasiment impossible de tous les enlever. Ma mère dormait protégée par une moustiquaire et mon frère et moi dormions à côté d'elle. J'avais du mal à m'endormir à cause de l'odeur dégagée par les vers.

Ma mère était grièvement blessée mais ne s'en est jamais plainte. Elle n'a jamais exprimé ni sa souffrance, ni les démangeaisons qu'elle pouvait ressentir. Elle n'avait pas non plus envie de boire mais répétait souvent qu'elle voulait manger des pêches. Un jour, ma tante est allée en acheter à Iguchi. Je suis persuadée que ma mère devait avoir très soif.

Ma mère est morte le 4 septembre au matin. C'est ma tante qui l'a trouvée et qui nous a annoncé son décès. Mon frère et moi ne l'avions pas remarqué. C'est incroyable qu'elle ait pu survivre presque un mois avec une telle blessure à la tête ! Après l'explosion, les soldats évacuaient les blessés en camion vers la banlieue mais ma mère ne voulait pas quitter la maison car elle attendait des nouvelles de ma soeur. Une autre personne, souffrant des mêmes blessures que ma mère s'est fait soigner en banlieue et a survécu. Le souhait de revoir sa fille a dû lui donner la force de survivre aussi longtemps.

Le jour de sa mort, nous avons brûlé le corps de ma mère sur le terrain du bâtiment communautaire Kouseikan. Je n'étais pas triste du tout et ne pleurais pas. Je pense que je ne ressentais rien mais je me souviens que ce jour-là, il pleuvait et nous avons eu du mal à brûler le corps.

Dans la ville, tous les bâtiments étaient détruits ou calcinés. C'était un désert de cendres. Il ne restait rien et je pouvais voir la gare d'Hiroshima et l'île de Nijima de chez nous. Il y avait des cadavres partout et les soldats récupéraient ceux qui étaient dans la rivière pour les brûler. Certains cadavres sont restés dans les rues plus d'un mois mais nous ne sentions plus leur odeur. A cette époque, nous n'avions aucune

idée de ce qu'était la bombe atomique et comme nous manquions de nourriture, nous mangions des patates douces et du riz irradiés.

● **La vie après l'explosion**

Juste après la mort de ma mère, mon frère et moi sommes allés chez des proches, à Midoriimura, où nous avons vécu dans une cabane. Mes grands-parents s'y trouvaient déjà. Au moment de l'explosion, mon grand-père, Tomekichi Omoya et ma grand-mère, Matsuno Omoya étaient dans leur salon et n'ont pas été blessés. Mon grand-père se portait bien à son arrivée à Ryokuimura mais sa santé s'est tout à coup dégradée. Il est décédé cinq jours après ma mère. Nous n'avions en revanche aucune nouvelle de mon oncle, Shoso, qui habitait avec mes grands-parents dans le quartier de Hirose-Motomachi et se trouvait dans l'entrée lors de l'explosion.

La vie à Midoriimura était très différente de notre vie d'avant et c'était parfois très difficile pour nous de nous adapter. Après être allés à l'école pendant un an dans ce village, nous sommes retournés à Hirose. Un terrain a été aménagé pour que l'on puisse y mettre une maison préfabriquée. Mon oncle et ma tante nous ont élevés comme leurs propres enfants. Je n'ai pas ressenti de tristesse suite à la mort de mes parents.

Pourtant, en grandissant, mes parents ont commencé à me manquer. Mes cousines étaient comme des soeurs pour moi mais je les enviais tout de même un peu lorsque leurs professeurs privés venaient leur donner des cours. J'ai vécu chez mon oncle et ma tante jusqu'à mon mariage. Ils étaient fabricants de meubles et je travaillais dans la section comptabilité de leur entreprise.

● **Mariage et irradiation**

Auparavant, de nombreux irradiés cachaient leur état, en particulier les femmes qui craignaient de ne pas pouvoir se marier. La plupart ne demandaient même pas leur carnet d'irradié. Il m'a fallu beaucoup de temps pour me décider à le demander. Cependant, je ne regrette pas de l'avoir fait. J'ai toujours su que mon oncle et ma tante allaient choisir mon futur mari. J'ai donc accepté le mariage arrangé qu'on me proposait. Heureusement, le fait que j'ai été irradiée n'inquiétait pas mon mari.

Après le mariage, je me faisais du souci pour mon futur enfant. Aujourd'hui, j'ai un cancer de la thyroïde, mon frère et mes cousines ont également un cancer alors que ma fille souffre d'une tumeur des nerfs auditifs. J'ai peur qu'elle ait un cancer à cause

de l'explosion.

● **Souhait pour la paix**

Je raconte souvent mon expérience aux enfants et je les emmène au Musée du Mémorial de la Paix.

Auparavant, je n'avais pas le temps d'aller au cimetière pour me recueillir sur la tombe de ma famille mais je peux désormais le faire et parler à ma mère et à ma soeur. Si ma mère était vivante, je pourrais la remercier. Pour moi, aider les femmes de la génération de ma mère, c'est un peu comme la remercier.

La bombe atomique a fait de nombreuses victimes mais je suis heureuse d'être en vie et en bonne santé. En pensant à ma mère, j'espère vivre le plus longtemps possible et donner à mes enfants ce qu'elle m'a donné.

Un été impossible à oublier

Chioko Shimotake

● **La vie pendant la guerre**

Je suis née en 1921 dans un village qui s'appelle Tanogamura, Yamagata-gun, dans la préfecture de Hiroshima (devenu ensuite Kake-cho, puis Akioota-cho).

J'ai quitté mes parents en 1940 pour habiter chez ma professeure de bonnes manières. Elle habitait à Tsutsuga (aujourd'hui Akioota-cho). Elle était très sévère mais m'a enseigné les bonnes manières, y compris l'art du thé et l'ikebana. Tout ce qu'elle m'a appris m'a énormément servi dans la vie. Elle est décédée alors que j'étais chez elle depuis quelques années déjà. Le directeur de la section Education du village de Tsutsuga m'a alors demandé de devenir professeur à mon tour, ce qui m'a permis de gagner un peu d'argent.

C'est à ce moment-là que j'ai rencontré Hisashi Kawamoto, neveu du maire du village de Tonoga. A l'époque, mon père travaillait à la mairie. Hisashi et moi nous sommes mariés en mai 1944. Après le mariage, j'ai habité chez les parents de mon mari, Kamesaburo, mon beau-père et Sekio, ma belle-mère. Notre maison se trouvait près du pont de Tsurumi, dans le quartier Hijiyama-Honmachi, à Hiroshima. Mon mari était horloger et possédait sa propre boutique. Comme il y avait une autre horlogerie dans le même quartier, il a décidé d'aller travailler ailleurs. Le Japon était en mauvaise posture à ce moment de la guerre et on conseillait aux femmes de travailler. Comme ma belle-mère restait à la maison, un mois après le mariage, j'ai commencé à travailler dans l'arsenal de l'armée de terre du quartier Kasumi-cho, là où mon beau-père travaillait avant.

● **Quelques jours avant l'explosion**

Ma belle-famille était également originaire de Tonoga. Le 3 août 1945, ma belle-mère avait prévu de s'y rendre mais le matin, sachant que j'avais également l'intention d'y aller ce jour-là, elle m'a proposé d'y aller avant elle. En effet, elle avait changé d'avis et préférait attendre pour passer dix jours avec sa famille lors de la fête de Obon. Je suis finalement partie dans ma famille pendant trois jours, du 3 au 5 août. Alors que je traversais le pont de Tsurumi, ma belle-mère m'a rattrapée pour me donner une ombrelle en bon état. Elle m'a demandé de la mettre à l'abri à Tonoga, au cas où il y aurait des bombardements aériens à Hiroshima. Elle m'a aussi dit de passer le bonjour à mes parents et de rentrer le 5 août, comme prévu. Je l'ignorais mais c'était la dernière fois que je lui parlais. Comme j'avais envie de rester le plus longtemps possible avec mes parents, j'ai décidé de prendre le dernier bus de nuit, le 5 août.

Cependant, lorsque je suis montée dans le bus, le chauffeur m'en a refusé l'accès et j'ai décidé de retourner chez mes parents. Mon père m'a reproché d'être revenue, disant qu'il fallait toujours tenir ses promesses. D'après lui, il était impossible de justifier ma présence chez lui auprès de mes beaux-parents. Il a envoyé un télégramme à la famille de mon mari pour les informer que je ne rentrerais que le lendemain.

● Du 6 au 9 août 1945

Le 6 août, j'aurais dû partir plus tôt car j'avais manqué à ma parole la veille mais finalement, je suis restée plus longtemps chez mes parents. Si j'étais partie tôt le matin, je me serais trouvée plus près de l'épicentre au moment de l'explosion et j'aurais été irradiée plus sérieusement. A 8h15, j'ai cru voir une lumière vive dans le ciel et j'ai entendu un grondement si puissant qu'il a fait vibrer la terre. Quelques instants plus tard, des morceaux de papier sur lesquels était écrit « Ville d'Hiroshima » tournoyaient tout autour de nous. Comme ces papiers étaient soit brûlés, soit déchiquetés, j'ai tout de suite compris que quelque chose s'était passé là-bas. J'ai appris un peu plus tard qu'Hiroshima avait été le théâtre d'une véritable catastrophe. Je voulais y retourner mais, comme on m'avait dit que c'était très dangereux pour les femmes et les enfants, mon père y est allé le premier, à pieds, afin de savoir ce qui s'était passé. Il est d'abord passé dans notre maison à Hijiyama-Honmachi. Il ne restait rien, la maison avait été entièrement détruite. Sur le terrain de la maison, il a trouvé un message laissé par la famille de mon mari, précisant qu'ils se trouvaient au pensionnat de l'arsenal. Lorsque mon père y est allé pour voir mon mari et ses parents, ma belle-mère, grièvement brûlée, était à l'agonie. Après les avoir vus, mon père s'est rendu chez mon oncle qui habitait dans le quartier Higashi-Hakushima-cho. Sa maison était complètement détruite et mon oncle avait fui vers les alentours de Koi. Ma cousine qui, dans le cadre de la mobilisation scolaire, avait participé aux travaux de construction des bâtiments prévus pour le remplacement des enfants, a trouvé la mort lors de l'explosion. Après avoir fait le tour de la ville, mon père est revenu à Tonoga. Il m'a expliqué que la famille de mon mari s'était réfugiée au pensionnat de l'arsenal et j'ai donc pris le bus, puis le train (ligne de Kabe) pour retourner à Hiroshima. A la gare de Kabe, j'ai vu de nombreux blessés à l'agonie. A côté de chacun d'eux, il y avait une boîte de conserve. Parmi ces blessés, des gens tentaient de retrouver des membres de leur famille mais aucun n'était en état de répondre à l'appel de son nom. En voyant tous ces blessés, j'ai commencé à m'inquiéter pour ma famille.

Le train s'est arrêté au niveau de la gare de Mitaki et tous les passagers étaient obligés de descendre. De là, j'ai marché en direction du pensionnat de l'arsenal, portant sur mon dos des prunes salées et du riz. Cependant, je me suis vite perdue dans ce désert de cendres, au milieu de tous les bâtiments calcinés. Le bâtiment qui me servait en général de repère n'existait plus et j'ai donc marché dans toutes les directions. Lorsque j'ai aperçu des flammes, je me suis dirigée dans leur direction, pensant y trouver quelqu'un. Il s'agissait en fait d'un endroit où l'on brûlait les corps. Les gens brûlaient des cadavres partout, sur les ponts, au bord de la route ou au milieu des champs de riz. Témoin de ces scènes, je ne sentais plus rien. J'avais l'impression d'être insensible. Je suis arrivée au pensionnat de l'arsenal à 3 heures du matin, le 9 août. Ma belle-mère était décédée depuis quelques heures mais son corps n'avait pas encore été déplacé. Lors de l'explosion, elle travaillait dans les champs et a été brûlée sur tout le corps, sa mâchoire et son buste avaient quasiment fondu. Son cadavre gisait là de manière terrifiante. D'après mon beau-père, comme il n'entendait plus sa femme geindre, il était allé la voir et avait constaté, à la lumière de la bougie, qu'elle était déjà morte. Le lendemain de sa mort, mon beau-père a préparé un cercueil en bois où nous avons mis le corps de ma belle-mère pour le brûler dans un champ de patates douces.

● **La mort de mon mari**

Lors de l'explosion, mon mari était à l'intérieur de la maison et ne souffrait d'aucune blessure visible, ni de brûlures. Après avoir entendu sa mère crier, il est sorti pour l'aider.

Le 15 août, je me suis réveillée à 5 heures du matin. Mon mari m'avait conseillé de ne pas me lever trop tôt mais comme c'était le septième jour depuis la mort de ma belle-mère, je voulais préparer des boulettes de riz pour lui en faire l'offrande. J'ai ensuite préparé de la soupe de riz pour nous et lorsque j'ai appelé mon mari pour manger, il ne m'a pas répondu. Il partageait une pièce de trois nattes de tatami avec son père qui malgré la promiscuité, n'avait pas remarqué que son fils était mort. Nous avons brûlé le corps de mon mari le jour-même de sa mort. En effet, le corps commençait à attirer des mouches et il fallait le brûler au plus vite. Nous avons émis un avis de décès daté du 14 août alors que mon mari est en fait décédé le 15. Mon beau-père a encore confectionné un cercueil en bois dans lequel nous avons brûlé le corps de mon mari. Mon beau-père avait déjà eu beaucoup de mal à brûler le corps de sa femme et il m'a demandé de m'occuper de son fils. Cependant, cela a été très

difficile pour moi aussi car je n'arrêtais pas de penser que le matin de ce même jour, mon mari était encore vivant. J'ai fini par mettre le feu mais n'ai pas pu supporter la vision du corps de mon mari partant en fumée. J'ai décidé de quitter les lieux mais mes jambes ne me portaient plus. Finalement, je suis rentrée à quatre pattes. Comme de nombreux cadavres avaient été brûlés, le sol était très chaud et je me suis brûlé les paumes, les genoux et les pieds.

Le lendemain, je suis allée récupérer les ossements de mon mari et j'ai vu des avions américains dans le ciel. Je me suis demandé pourquoi l'alerte aérienne n'avait pas retenti. J'ignorais que la guerre était déjà finie.

● **Du cyanure de potassium pour se suicider**

A l'arsenal, les soldats donnaient à toutes les femmes du cyanure de potassium, nous demandant d'en prendre pour nous suicider plutôt que de nous faire violer par les soldats américains. Quand mon mari est décédé, j'ai perdu tout espoir et j'ai décidé de prendre ma dose de cyanure de potassium immédiatement. Alors que mon beau-père était parti émettre l'avis de décès de mon mari à la mairie, j'ai pris un verre d'eau pour avaler ma dose de cyanure de potassium mais juste avant de passer à l'acte, j'ai pensé à ce que ressentirait mon beau-père en me découvrant sans vie. J'ai finalement décidé de ne pas le prendre car je devais m'occuper de mon beau-père. Au lieu de mettre fin à mes jours, j'ai coupé une mèche de mes cheveux pour la brûler avec le corps de mon mari. Je lui ai dit : « Pardonne-moi, je ne peux pas t'accompagner. Mais je place une mèche de mes cheveux à tes côtés, symbole de mes sentiments. »

A Tonogamura aussi je conservais ma dose de cyanure de potassium mais un de mes frères l'a brûlée car il craignait que je ne l'utilise. Lorsqu'on la brûle, cette substance dégage une odeur horrible, indescriptible.

● **La mort de mon beau-père**

Mon beau-père a été irradié lorsqu'il se trouvait à l'arsenal. Il a été grièvement brûlé au dos et la douleur le forçait à dormir sur le ventre. Après la mort de mon mari, je pensais me rendre à Tonoga avec mon beau-père mais il est décédé le 25 août. J'avais à peine 24 ans et j'avais déjà perdu ma belle-mère, mon mari et mon beau-père et me retrouvais toute seule. J'ai véritablement envisagé de me suicider. Je ne suis finalement pas passée à l'acte parce que je voulais ramener les ossements de mon mari et de ses parents dans leur ville d'origine pour les confier à leur famille.

● **Arrivée dans le village de Tonoga**

Je suis finalement retournée à Tonoga avec les ossements de mon mari et de ses parents, le 6 septembre. Les funérailles se sont déroulées chez les proches de mon mari. Très maigre et faible, j'ai reçu le soutien de l'ensemble de ma famille. C'est grâce à eux que j'ai pu survivre jusqu'à aujourd'hui. Pour moi, la famille est essentielle. Comme tout le monde mangeait lors des repas, j'en faisais de même et je me forçais quelque peu car la nourriture était rare et précieuse.

Après mon retour à Tonoga, je suis allée à Hiroshima à plusieurs reprises avec mon père. Un jour, je me suis fait agresser par un étranger qui avait été capturé par l'armée japonaise pendant la guerre. Ce jour-là, j'avais déjà beaucoup marché et j'étais très fatiguée. De plus, à cause du passage du typhon Makurazaki, les rues étaient impraticables. J'ai couru aussi vite que j'ai pu mais j'ai eu si peur qu'aujourd'hui encore, je me souviens parfaitement de cet événement.

● **Remariage**

Je me suis remariée en 1957. Mon second mari avait déjà trois enfants et lorsque nous nous sommes mariés, le plus jeune avait deux ans. Au début, je voulais refuser ce mariage parce que je n'avais pas du tout d'expérience avec les enfants. Cependant, quand j'ai rencontré les enfants de mon futur mari, je les ai trouvés très mignons et j'ai changé d'avis par rapport au mariage. En fait, je pensais que je ne pourrais pas avoir d'enfant et je voulais élever ces enfants moi-même.

● **Ma santé**

Jusqu'à aujourd'hui, j'ai eu de nombreux ennuis de santé et j'ai consulté des médecins dans presque toutes les spécialités. A plusieurs reprises, alors que j'étais chez le dentiste pour me faire extraire une dent, le sang s'est mis à couler sans s'arrêter. Mon dentiste m'a alors demandé de revenir le voir accompagnée d'un médecin généraliste.

En 2001, j'ai subi une opération pour un cancer des ovaires. Le cancer s'était déjà propagé aux intestins et je m'en suis fait enlever environ 50 centimètres. Le cancer des ovaires est difficile à soigner, d'autant plus qu'il s'était propagé, et j'ai eu beaucoup de chance de m'en être sortie.

Lorsque j'étais malade, tous les aliments avaient un goût amer. Il y a peu, j'ai à nouveau ressenti cette espèce d'amertume en mangeant et je suis donc retournée à l'hôpital pour des tests. On a diagnostiqué un iléus.

● **Après l'irradiation**

Je n'ai pas été brûlée directement par l'explosion mais mon corps a été littéralement infesté de vers qui se sont développés après que des mouches ont pondus leurs oeufs sous ma peau. C'était aussi douloureux qu'une pique de taon. Aujourd'hui encore, je garde des cicatrices au niveau du dos et je refuse d'aller au Onsen.

A l'hôpital, quand les médecins voient mon dos, ils me demandent systématiquement ce qui m'est arrivé. Je leur réponds que j'ai été irradiée. Ils imaginent alors que mon dos était exposé lors de l'explosion mais ce n'était pas le cas.

La paix est très précieuse, je suis opposée à la guerre. Même chez soi, tout conflit est désagréable et il faut donc à tout prix les éviter.

« Tu as eu de la chance »

Toshio Miyachi

● La vie à l'époque

Je suis né en 1917 dans le village de Nakanoshou dans le canton de Mitsugi (aujourd'hui Inoshima Nakanoshou-cho de la ville de Onomichi).

Mon père travaillait à la poste de Nakanoshou et ma mère était femme au foyer mais s'occupait aussi de petits champs. J'avais trois grandes soeurs et un petit frère, de deux ans plus jeune que moi. J'ai eu une petite soeur en 1924 mais elle et ma mère sont décédées peu de temps après sa naissance. Depuis ce moment-là, mon père et moi vivions seuls.

J'ai été mobilisé en 1939 et j'ai été affecté au 5^{ème} Régiment de la 5^{ème} Division en tant que soldat du canon de campagne. Je suis resté pendant trois ans au Vietnam et en Chine comme Chef d'escouade. Après avoir pris ma retraite de l'armée, j'ai travaillé dans une branche de la grande surface Marukashi gérée par mon cousin, à Hikari. En 1943, je suis allé travailler dans une branche de l'usine Miyaji-Kougyou gérée par mon arrière-grand-père paternel. J'ai changé de métier car le siège principal de Miyachi-Kougyou se trouvait près de chez mon père et je pouvais ainsi m'occuper plus facilement de mes parents. Je me suis marié au moment où je changeais de métier et mon fils est né en avril 1944.

J'ai reçu mon deuxième ordre de mobilisation en avril 1945. A ce moment-là, j'ai demandé à ma femme d'aller à Innoshima avec notre fils. J'ai été affecté au même régiment mais je travaillais dans la section du registre des soldats au quartier général. Les troupes principales avaient déjà été envoyées dans tout le Japon afin de défendre le territoire. Il n'y avait donc pas beaucoup de soldats au sein du quartier général. De plus, comme la section du registre des soldats a notamment pour rôle d'établir la liste des troupes et de distribuer les carnets de route, je n'étais pas du tout sur le terrain.

Mon supérieur, le sergent Okada, était originaire du village de Kobatake, dans le canton de Ginseki (aujourd'hui Ginsekikougencho dans le canton de Ginseki). C'était un homme extraordinaire qui m'a beaucoup aidé.

En juin 1945, mon régiment a été renommé Régiment supplémentaire des circonscriptions de la région de Chugoku (111^{ème} Régiment de Chugoku). Nous étions postés à l'ouest du château de Hiroshima, là où quatre ou cinq pensionnats de deux étages avaient été construits. Il y avait quatre garnisons de taille moyenne.

● Situation avant l'explosion

Après avoir pris ma retraite de l'armée, je voulais reprendre le travail que je faisais

avant d'être mobilisé. Mon ancien patron, qui était aussi mon arrière-grand-père, pensait également que j'allais reprendre du service dans son entreprise car, alors que j'étais encore à l'armée, il m'a envoyé une lettre me demandant de me rendre à Hikari pour participer à une réunion. Cependant, je n'osais pas demander de permission à mon supérieur, le Sergent Okada. Je ne voulais pas que l'on pense que j'en profiterais pour voir ma famille, même si c'est cette dernière qui gère l'entreprise. En voyant ma gêne, le Sergent Okada m'a proposé de demander une permission à ma place. Grâce à lui, j'ai donc pu me rendre à Hikari le 5 août. J'avais prévu de réintégrer mon Régiment le 6 août, mon train devant arriver à la gare d'Hiroshima à 9h.

Le 6 août, je me suis levé à 4 heures pour prendre le petit-déjeuner et j'ai pris le train à la gare de Hikari. Je pense que le train était au niveau de Iwakuni à 8h15, au moment de l'explosion. Le bruit du train a couvert celui de l'explosion. Par contre, tous les passagers ont regardé le ciel sur la droite du train, dans la direction où nous allions. D'après ce qu'ils disaient, il y avait une sorte de champignon de fumée au-dessus d'Hiroshima. Comme il n'y a eu aucune annonce à bord du train, je n'ai pas du tout compris ce qui s'était passé. Le train a continué à avancer pendant quelques kilomètres avant de s'arrêter brusquement dans la gare de Itsukaichi. Le train devant le nôtre était aussi à l'arrêt. Tous les passagers devaient descendre car le trajet vers Hiroshima était complètement interrompu. Cela m'embêtait vraiment car j'avais promis que je rejoindrais mon régiment dès mon arrivée à Hiroshima, à 9 heures.

La place devant la gare de Itsukaichi était sombre à cause de la fumée noire dégagée par le train. Il faisait tellement sombre qu'il était difficile de voir les gens bouger. Lorsque la fumée s'est enfin dissipée, j'ai remarqué un camion de la gendarmerie garé près de moi. J'ai demandé s'ils pouvaient m'emmener jusqu'au château d'Hiroshima car je devais rejoindre mon régiment et comme leur journée était terminée, ils ont accepté. Les deux sergents avaient l'air en pleine forme et je pense qu'ils n'ont pas été irradiés par l'explosion. S'ils sont encore en vie, j'aimerais beaucoup savoir ce qu'ils sont devenus et prendre contact avec eux.

● La ville après l'explosion

Je ne me souviens plus exactement par où nous sommes passés pour nous rendre à Hiroshima à partir de Itsukaichi mais il me semble que nous avons emprunté un chemin à travers les rizières. Nous avons croisé beaucoup de gens qui quittaient Hiroshima. Une fois dans la ville, nous avons suivi la ligne de tramway. La ville était

déserte car tout le monde était déjà parti, chiens et chats compris.

J'avais demandé aux gendarmes de me déposer devant le château d'Hiroshima et ils m'ont laissé devant le pont de Aioi, situé juste à côté. Je voulais traverser le pont mais la route était si brûlante qu'on ne pouvait pas y mettre un pied. Je portais des bottes à lacet et des jambières mais malgré cela, je ne pouvais pas avancer. J'ai donc été obligé de rester du même côté du pont de Aioi.

J'ai fait les cent pas devant le pont pendant environ une heure, puis il s'est soudain mis à pleuvoir. La pluie était noire et piquait comme de petites aiguilles. On avait un peu l'impression qu'il tombait de l'huile. Cependant, lorsque je me passai la main sur le visage, la sensation était différente. Tous les bâtiments avaient été détruits et je n'avais nulle part où m'abriter. J'étais trempé jusqu'aux os et j'attendais que la pluie cesse.

Après la pluie, il faisait aussi frais qu'en automne. La route, brûlée un peu plus tôt, avait refroidi et j'ai donc pu traverser le pont sans problème.

J'ai rejoint mon régiment pour découvrir le pensionnat, ainsi que les autres bâtiments, complètement détruits et réduits en cendres. La pluie en avait fait disparaître toute trace.

Lorsque j'ai trouvé le Sergent Okada, il était dans un état critique, brûlé sur tout le corps mais encore en vie. Je n'ai pas pu le reconnaître immédiatement tant son visage était brûlé. C'est lui qui m'a parlé le premier et m'a dit : « Miyachi, tu as eu de la chance ! » Lorsque je suis revenu plus tard ce jour-là, le Sergent Okada avait déjà été emmené ailleurs et je n'ai pas pu le retrouver.

Ma mémoire n'est pas excellente mais il me semble avoir croisé le Général Shunroku Hata du quartier général, sur l'autre rive de la rivière Yokogawa, juste après la pluie noire. Son adjudant m'a ordonné de porter le général Hata sur mon dos pour traverser la rivière Tenma. J'ai donc obéi et, le général étant particulièrement petit, je n'ai pas vraiment senti son poids.

● Le secours

Dans le champ de manoeuvre Ouest, environ quatre-vingt-dix soldats ont survécu à l'explosion. Nous nous sommes tous occupés de brûler des cadavres. Nous en avons brûlé beaucoup, au rythme de 200 ou 300 par jour.

J'ai été particulièrement marqué par les cadavres de deux soldats américains qui ont été trouvés dans l'escalier du château de Hiroshima. A cette époque-là, les soldats ennemis capturés étaient retenus dans un bâtiment près du château de Hiroshima. Je

pense que ces deux soldats étaient des prisonniers.

Comme nous n'avions pas mangé du tout le 6 août, je suis allé à la Mairie avec une trentaine d'hommes pour demander des biscuits secs. Cependant, j'ai fini par me quereller avec les responsables de la Mairie et nous sommes repartis sans biscuits. Ce jour-là, je me suis contenté d'eau chaude sucrée. A partir du 7 août, grâce à l'aide des troupes venues en renfort d'autres bases, nous avons pu manger des boulettes de riz et des biscuits secs.

Nous avons continué à porter secours à la population jusqu'à la fin du mois d'août et pendant toute cette période, j'ai dormi à la belle étoile.

Le 31 août, les troupes ont été démantelées et le surplus de matériel qui restait dans les entrepôts de l'armée a été réparti parmi les soldats. J'ai reçu un uniforme et des couvertures. Certains soldats issus de famille d'agriculteurs ont pu rentrer chez eux avec le cheval qu'on leur avait donné.

Le 1^{er} septembre, j'ai pris le bateau dans le port de Itosaki pour rentrer sur l'île de Innoshima.

● **Les maladies**

Deux mois après mon retour à Innoshima, alors que je me trouvais dans les champs, j'ai uriné abondamment un liquide brunâtre, l'équivalent d'une grande bouteille de sake. J'ai été très étonné, mais cela a continué. L'année suivante, j'ai été hospitalisé pour un dysfonctionnement gastrointestinal.

Plus tard, j'ai à nouveau été hospitalisé pour un problème au foie. En 1998, j'ai dû retourner à l'hôpital pour un cancer de la vessie et je suis actuellement un traitement.

En septembre 1960, après une longue hésitation, j'ai finalement accepté le carnet des irradiés, suite aux conseils de la Mairie. Je suis content de l'avoir obtenu car j'en profite à chaque fois qu'on me diagnostique une maladie en rapport avec l'irradiation.

● **La vie après la défaite**

Après la défaite, j'ai ouvert une petite épicerie sur l'île de Innoshima. Au début, comme l'épicerie est située à la campagne, je vendais principalement du riz, du blé et de l'huile avant de proposer progressivement d'autres articles, notamment de l'électroménager. La vie n'était pas si facile mais j'ai bien géré ma situation financière et j'ai pu offrir des études universitaires à mes enfants.

J'ai eu une fille en 1946 mais elle et sa mère sont décédées peu après sa naissance. En 1947, je me suis remarié avec ma femme d'aujourd'hui et nous avons deux fils et une

fille. Les enfants qui sont nés après la défaite sont tous fragiles et j'ai longtemps craint que cela soit dû à mon irradiation. Ma femme a conseillé à ma fille de ne pas avouer que son père avait été irradié pour ne pas réduire ses chances de mariage.

● **Un sergent mort irradié**

Si la guerre avait continué, le Japon se serait retrouvé dans une situation extrêmement difficile. Nous devons la paix dont nous profitons aujourd'hui aux victimes de la guerre.

Si j'ai pu éviter une irradiation directe et vivre jusqu'à aujourd'hui, c'est grâce au Sergent Okada qui m'a accordé une permission la veille de l'explosion. Je l'ai vu pour la dernière fois le 6 août 1945 à Hiroshima lorsqu'il m'a dit : « Miyachi, tu as eu de la chance ! » Depuis, je cherche à retrouver sa trace car je souhaite le remercier pour ce qu'il a fait ce jour-là. Mes enfants m'ont aidé à le retrouver grâce à Internet et en appelant chaque temple de la région. J'ai finalement réussi à savoir où il avait été enterré.

En 2007, je me suis rendu sur sa tombe avec toute ma famille. Depuis que je l'ai remercié, je me sens plus léger.

Vœux de Paix pour les Générationns à Venir

Tokio Maedoi

● **Situation familiale avant le bombardement**

En 1945, j'habitais avec ma mère Hisayo et mes deux sœurs aînées dans le quartier 1-chome de Kusunoki-cho. A cette époque, les étudiants étaient mobilisés comme main d'œuvre et travaillaient chaque jour dans des usines ou d'autres sites. Aussi, bien qu'élève de première classe du cours avancé de l'école primaire de Misasa, je n'ai jamais été à l'école. J'étais mobilisé avec mes 40 camarades de classe à l'usine de Nissan Motor Co. Ltd., située dans le quartier 3-chome de Misasa-Honmachi. Mes deux grandes sœurs travaillaient également. Kazue à la succursale d'Hiroshima des Épargnes Postales et Tsurue au Dépôt d'Hiroshima de l'Habillement de l'Armée.

● **Le 6 août**

Ce matin-là, je travaillais en tant qu'étudiant mobilisé à l'usine de Nissan Motor Co. Ltd. Mes camarades de classe mobilisés et moi étions affectés dans toute l'usine et je travaillais dans un bureau, faisant diverses tâches telles qu'apporter des pièces aux ateliers dès que l'ordre était donné. Un de ces ateliers avait fait la demande de quelques vis. Je suis donc sorti du bureau en tenant les deux boîtes dans mes mains et me suis mis à marcher vers l'atelier situé au fond du bâtiment. Soudainement, j'ai été enveloppé d'une lumière bleue qui ressemblait à la flamme d'un brûleur de gaz. Au même instant, mon champ de vision se ferma et j'avais l'impression de flotter dans l'air. Je croyais que l'on avait été frappé par un bombardement soudain, que l'alerte de l'attaque aérienne n'avait pas été donnée ; nous laissant ainsi sans vigilance. J'ai immédiatement pensé : « Oh, je vais mourir... »

Je ne sais pas vraiment combien de minutes se sont écoulées mais lorsque j'ai repris connaissance, je me suis aperçu que j'étais allongé à terre. Après quelques instants, tel un brouillard se dissipant progressivement, je retrouvais la vue en pensant « je suis vivant! ».

Il me semblait que j'étais tombé sur une bouteille du gaz qui s'était renversée près de moi et sur laquelle je m'étais éraflé la main. En réfléchissant plus tard, du fait que lors du bombardement atomique je me suis fait couper les cheveux à ras et que je ne portais qu'un tee-shirt et une culotte, j'avais reçu de terribles brûlures sur les parties exposées de mon corps. Mais, sur le moment, je ne pouvais pas saisir immédiatement l'ampleur de mes blessures et je ne ressentais même pas vraiment la douleur. Ne pouvant trouver aucun de mes camarades de classe avec qui je travaillais et m'inquiétant du sort de ma famille, je décidais de rentrer chez moi. Alors que je commençais à marcher, j'ai vu que la grande porte de l'usine s'était effondrée et avait écrasé trois personnes. Avec l'aide de quelques personnes se trouvant là, nous avons

pu les extraire de dessous de la porte à terre et tout le monde s'est mis à quitter l'usine en criant « Enfuyons-nous, enfuyons nous ! »

● **La situation après le bombardement atomique**

La totalité de la ville était couverte de bâtiments et de murs effondrés et je ne pouvais même pas voir les routes. Partout il y avait des fumées brumeuses comme celles des légers incendies, pendant que tout le monde marchant dans les rues souffrait de brûlures et que certaines personnes s'enfuyaient en portant des enfants dans leurs bras. En marchant sur des débris et des tas de bois écroulés, un clou dépassant traversa la semelle de ma chaussure et perça mon pied, mais à cet instant j'étais si terrifié que je ne pouvais même pas sentir la douleur. Des décombres sous mes pieds, je pouvais entendre des gémissements criant d'une voix faible « Au secours ! » mais, au milieu de cette scène infernale, j'étais paniqué et ne savais pas comment répondre à ces voix demandant de l'aide. Je continuais alors simplement mon chemin vers chez moi.

Une fois arrivé, j'ai constaté que notre maison avait été complètement détruite. Bien que ma mère et mes sœurs auraient dû être là, je ne voyais aucun signe d'elles. N'ayant encore que 12 ans, je me suis immédiatement inquiété et pensais « je suis maintenant tout seul dans ce monde ». Je restais debout en regardant pendant quelques temps notre maison et, ne pouvant m'en remettre, je pouvais seulement penser « c'est la fin ». C'est alors que j'ai entendu des gens autour de moi crier « Le feu s'étend. Éloignez-vous d'ici ! » et j'ai finalement décidé de m'enfuir. Marchant vers le lieu de refuge, situé à proximité et que notre famille avait choisi à l'avance, je rencontrais par hasard M. Nakamura, un de mes camarades de classe qui avait également été mobilisé à la même usine. Il se rendait à la maison d'un parent située dans le quartier de Mitaki-cho et m'invita à venir avec lui en disant : « Allons y ensemble ! »

Le quartier de Mitaki-cho étant situé dans les parties hautes de la ville, les dégâts étaient très faibles. Nous avons seulement trouvé la maison légèrement endommagée avec quelques fenêtres cassées. Sa tante nous dit « Dieu merci vous avez été sauvés, Dieu merci ! ». Elle nous donna des boules de riz mais je n'avais aucun appétit et ne pouvais pas manger. Finalement, après avoir pris un moment de repos, j'ai commencé à ressentir la douleur dans tout mon corps et me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose qui allait mal chez moi. J'avais été brûlé partout aux endroits non protégés par les vêtements et mon corps était couvert de cloques si grandes que l'eau en dedans coulait en ondoyant. Je ne portais pas de casquette et donc ma tête aussi avait été brûlée, ce qui provoquait des élancements. Bien que l'on dise que vous

devriez mourir si un tiers de votre corps est brûlé, je pense que le mien a été brûlé plus que cela.

La pluie commença à tomber un peu avant midi. Sentant qu'elle soulageait mes brûlures, je laissais la pluie couler sur mon corps pendant un petit moment. En regardant attentivement la pluie tomber, je constatais qu'elle brillait d'une façon éblouissante comme de l'huile. Bien qu'à cet instant je ne comprenais pas du tout l'importance de cela, je me rends compte maintenant que c'était la « Pluie Noire » radioactive.

J'ai ensuite dit au revoir à M. Nakamura et recommencé à marcher pour atteindre l'école de Yasu-mura (actuellement Asaminami-ku, un des quartiers d'Hiroshima) qui était notre lieu de refuge. Je sentais toujours la chaleur sur mon corps. En cours de route j'ai donc cueilli des concombres situés dans un champ à proximité et pressé leur jus sur mes brûlures tout en continuant de marcher.

Lorsque j'ai finalement atteint l'école, le poste de secours était ouvert et les blessés formaient des lignes côte à côte sur le sol comme si on avait rangé des thons. C'est là que j'ai reçu des soins médicaux pour la première fois mais ce traitement consistait à appliquer de l'huile de cuisine sur mes brûlures. Comme l'école débordait de victimes du bombardement atomique, j'ai été assigné à un autre lieu de refuge. Sur le chemin pour m'y rendre, j'ai rencontré ma sœur Tsurue de façon inattendue. Elle était chez elle lorsque la Bombe atomique a explosé et il semblait qu'elle avait été blessée à la tête car elle portait un pansement tout autour. Puisque, finalement, j'avais retrouvé une parente, je pensais « Ah, je ne suis pas seul après tout » et cela m'a rassuré. Ma sœur me dit que notre mère était aussi saine et sauve, et nous sommes allés la chercher. Ma mère était sur la véranda au moment du bombardement atomique, aussi elle a eu une partie importante de sa jambe arrachée et a été brûlée au visage. Ensuite, nous avons pu rejoindre sur place mon autre sœur Kazue qui travaillait à la succursale d'Hiroshima des Épargnes Postales.

Nous sommes restés à Yasu-mura jusqu'à la fin de la guerre. Je me souviens avoir été saisi d'une sensation de soulagement absolu en me rendant compte que je ne devrais pas partir à la guerre. Nous sommes restés deux semaines à Yasu-mura et ensuite nous sommes allés à la maison d'un parent située dans la ville natale de mon père de Gono-mura dans le comté de Takata-gun (actuellement, la ville d'Akitakata).

Ma santé continuant de se détériorer, les personnes autour de moi commençaient à dire, « Il n'en a plus pour longtemps ». Un médecin avait été affecté à Gono-mura et on m'y emmena donc à l'aide d'une grande charrette à deux roues afin d'être soigné. C'est à cette occasion que pour la première fois mes plaies ont été traitées avec un

médicament blanc destiné aux brûlures et j'ai pu finalement recevoir de véritables soins médicaux. Lors de ce traitement médical, mes brûlures étaient si graves que je ne pouvais pas enlever mes vêtements et on a dû les découper aux ciseaux. J'avais une forte fièvre et ne pouvais aller aux toilettes qu'à l'aide de quelqu'un qui me portait dans ses bras. En dépit de ses propres blessures, ma mère s'est occupée de moi, son cadet et seul fils. Je me souviens que ma mère restait éveillée pendant la nuit, en m'éventant continuellement et disant « As-tu encore chaud ? As-tu encore chaud ? ». Quand mes brûlures ont commencé à guérir, j'ai commencé à avoir de fréquents saignements de nez. Parfois, le saignement ne s'arrêtait que lorsque le médecin me faisait une injection pour l'arrêter.

Je me suis remis progressivement et j'ai commencé à aller à l'école locale. Il y avait trois autres étudiants dans cette école qui avaient aussi été transférés des écoles de la ville d'Hiroshima après avoir subi le bombardement atomique.

Un jour de septembre, j'étais curieux de savoir ce qu'était devenu Hiroshima, et tout seul je suis monté dans l'autobus allant à la ville d'Hiroshima. Près des ruines de ma maison, je trouvais mes voisins habitant dans des baraques ou des huttes qu'ils avaient construites, et j'ai pu parler avec eux. Il y avait d'autres huttes construites ici et là qui offraient juste assez de protection pour la pluie. Je me suis rendu à l'usine de Nissan Motor Co. Ltd., où j'étais lors du bombardement atomique et j'y ai rencontré le chef de l'usine. Il m'a demandé si j'allais bien et m'a raconté ce qui s'était passé pendant et après le bombardement. Je me suis senti très terrifié lorsqu'il m'a raconté que les globes oculaires d'une femme, travaillant dans le même bureau où j'étais immédiatement avant le bombardement, sont sortis littéralement de leurs orbites à cause de l'explosion de la Bombe atomique. Par la suite, je n'ai jamais rencontré aucun de mes 40 camarades de classe qui avaient été mobilisés à la même usine, et je ne sais toujours pas encore ce qui leur est arrivé.

● **Reconstruction de ma vie**

Deux ou trois années plus tard, je me suis installé à Hiroshima afin de reconstruire ma vie parce qu'il y avait peu d'emploi à la campagne. N'ayant pas une grande formation scolaire, trouver un emploi était vraiment difficile. Cependant, je travaillais comme porteur de journaux, ouvrier de chantier ; acceptant n'importe quel emploi afin de gagner juste de quoi vivre.

A 23 ans je décidais de me marier et, parce que je souhaitais que ma femme sache tout, je lui ai confié que j'étais un survivant de la Bombe atomique. Elle a consenti à m'épouser tout en acceptant ma situation. À cette époque, il y avait de nombreuses

informations dans les journaux et les médias au sujet des effets secondaires de la Bombe atomique chez les survivants, mais je m'efforçais de ne pas y prêter attention. J'avais 27 ans quand mon premier fils est né et la même année j'obtenais un emploi à Toyo Industries Co. Ltd., (actuellement Mazda Motor Corporation) grâce aux introductions de mon beau-frère. Jusqu'alors, je m'étais habitué à changer très fréquemment de travail, mais dès lors que mon beau-frère me conseilla d'avoir de la patience et de travailler avec zèle, j'ai commencé à travailler en prenant de nouveau la résolution de faire des efforts pour mon enfant.

● **Inquiétudes de santé**

En parlant avec des collègues qui partageaient le service de nuit avec moi, j'ai fait la connaissance d'une personne qui a subi le bombardement atomique alors qu'il traversait le Pont Aioi. Comme il était presque à l'hypocentre du bombardement, je me suis étonné de l'entendre dire cela. Il avait reçu une demande de l'ABCC (Commission des Victimes de la Bombe Atomique) pour un projet d'examen physique. Tous les deux survivants de la Bombe atomique, nous parlions l'un l'autre des choses qui nous intéressaient. Cependant, son état de santé s'est détérioré et il a dû être hospitalisé. Bien qu'il soit encore une fois retourné sur son lieu de travail, il est décédé à l'âge de 50 ans. Parce que je m'inquiète toujours de ma santé, je pense que c'est peut être une sorte de miracle d'avoir réussi à vivre jusqu'à présent. J'ai continué de travailler jusqu'à ma retraite à l'âge de 55 ans.

● **Vœux de paix**

La raison pour laquelle j'ai décidé de parler de mon expérience du bombardement atomique, c'est qu'au fur et à mesure que je vieilli, je sens mon corps s'affaiblir et mon désir de transmettre mon expérience aux générations plus jeunes s'accroître. Même si aujourd'hui les jeunes gens ne sont pas obligés d'aller faire la guerre comme autrefois et qu'ils sont libres de faire ce qu'ils veulent, je veux qu'ils sachent que ces événements impensables aujourd'hui ont réellement eu lieu il y a 64 ans, et aussi qu'ils comprennent, même si ce n'est qu'un peu, les pensées de ces jeunes gens qui ont perdu la vie ainsi que les souffrances de la génération précédente.

En outre, je voudrais encourager les jeunes générations à promouvoir le mouvement pour la paix visant à abolir les armes nucléaires afin que ce que j'ai vécu ne se reproduise jamais. Il n'y aurait rien d'agréable si quelqu'un devrait éprouver cette même tragédie. J'aimerais vraiment voir l'abolition des armes nucléaires pendant que je suis encore vivant.

Le Traumatisme Indélébile de la Guerre

Kyôko Fujie

● **Situation avant le bombardement**

A cette époque, j'étais élève de la classe de quatrième année à l'École élémentaire d'Ujina. Mon père avait 41 ans, il était en poste au quartier général du département de la Marine de l'Armée Impériale. Presque toute l'année il voyageait à l'étranger à bord de bateaux militaires et revenait à notre maison d'Ujina-machi (actuellement Minami-ku, Hiroshima-si) environ une fois tous les 6 mois. Ma mère avait alors 31 ans et travaillait comme sage-femme. Je crois que si elle n'a pas pu se réfugier, même quand le centre-ville est devenu dangereux, c'est parce qu'il y avait encore des patientes. A la maison, il y avait ma sœur cadette âgée d'un an et 5 mois et ma grand-mère paternelle âgée de 80 ans. Nous avions en plus la charge de notre cousin car notre oncle, qui gérait un chantier naval dans la péninsule Coréenne, voulait que son fils aille à l'école japonaise.

● **Souvenirs de l'évacuation des écoliers**

Vers le mois d'avril de la vingtième année de l'Ere Showa (1945), la décision a été prise d'évacuer les écoliers de la classe de troisième année jusqu'à ceux de la classe de sixième année de l'école élémentaire d'Ujina en les éparpillant dans le nord de la Préfecture à Miyoshi-cho, Sakugi-son et Funo-son (actuellement Miyoshi-si). Moi, je suis allée au Temple Jôjunji de Miyoshi-cho.

Les repas au temple étaient uniquement composés de soja. Le riz bouilli était tel que les grains collaient au soja, et même les boissons étaient confectionnées à base de soja. Un jour, un Onigiri (boulette de riz) a disparu du panier-repas destiné à un lycéen, qui s'avérait être le fils du grand prêtre du temple. Tous les enfants évacués ont été forcés de s'asseoir dans le sanctuaire du temple et on nous a dit : «Qui l'a volé? Celui qui l'a volé doit avouer! »

A proximité du temple bouddhique, il y avait un grand pont qui s'appelait le Pont de Tomoé et à côté duquel se trouvait un temple shintô. A cet endroit se trouvait un grand cerisier couvert de cerises. Les élèves les plus âgés ont grimpé sur l'arbre pour cueillir et manger des cerises. Moi, qui ne savais rien, j'ai été appelée et forcée à rester debout sous cet arbre pour faire le guet. C'est à ce moment-là qu'un homme est venu en criant violemment et m'a saisi. Puis, d'une voix forte, il a dit en direction du haut de l'arbre : «Tout le monde descend ! » et les élèves sont descendus. Alors que je pleurais car il me tenait par la main, cet homme m'a demandé: «D'où viens-tu?» J'ai répondu : «Je viens de Jôjunji.» Alors, en disant : «Bon!», il a lâché ma main. Puis il a dit : «ici, en bas, des oignons et toutes sortes de légumes sont plantés. Si vous marchez dessus, ils ne seront plus consommables. Ne faites jamais une telle

bêtise. Maintenant, cesse de pleurer davantage.» Le soir même, l'homme est venu nous apporter de la nourriture, comme des pommes de terre cuites à la vapeur. Bien qu'affreux, je pensais qu'il était très gentil. Sans doute avait-il pensé que nous devions mourir de faim pour voler ainsi des cerises.

De temps en temps, les parents envoyaient des gâteaux aux écoliers réfugiés. Mais ces gâteaux ne nous étaient pas distribués. Ma mère m'envoyait des gâteaux faits de graines de soja liées par un épais sirop de malt, mais les instituteurs les ont été tous confisqués. Au dire des élèves les plus âgés, ce sont les instituteurs eux-mêmes qui les mangeaient.

Les poux pullulaient en abondance et nous causaient des tracasseries. Je me peignais au-dessus d'un journal ouvert. Tout le monde écrasait les poux un par un qui devenaient alors noirs d'avoir sucé du sang. J'étendais et séchais la chemise que je portais dans un endroit ensoleillé de la véranda du temple.

● Le 6 août

Exactement une semaine avant le bombardement atomique, mon père est revenu de l'étranger et je suis également rentrée subitement à la maison. Je comptais retourner au refuge le 5 août mais, ne pouvant pas obtenir de billet du train, j'y suis retournée le 6 août.

Ce matin-là, ma mère m'a accompagné à la gare d'Hiroshima en portant ma sœur cadette sur son dos. Je suis monté dans le train en ayant pour voisine une vieille femme qui disait aller voir son petit-fils qui avait été évacué à Miyoshi. Après être montée dans le train de la ligne Geibi et alors que je m'asseyais dans la direction opposée de Miyoshi, juste avant d'entrer dans un tunnel, j'ai aperçu trois parachutes (tombant du bombardier B29). Le train est alors entré dans le tunnel et c'est à ce moment-là que la bombe a explosé.

Le choc terrible a fortement résonné dans mes oreilles. Étant assise je n'ai pas eu de soucis mais des adultes restés debout ont été projetés en arrière. Les sons me parvenaient comme si mes oreilles avaient été bouchées avec de petits cailloux.

Quand nous sommes sortis du tunnel, la fumée de la bombe atomique est apparue, très belle. Je regardais avec la femme vieille assise à mes côtés en disant : «Oh, c'est formidable! » Étant encore enfant, je ne me suis pas imaginée ce que la ville d'Hiroshima était devenue.

Lorsque nous sommes arrivés à Miyoshi, la vieille femme m'a dit : «il paraît que la radio annonce qu'Hiroshima a été anéantie.» Mais, sans connaître exactement la situation, je suis allée à l'école à midi pour sarcler la cour. C'est alors qu'un camion

chargé de sinistrés d'Hiroshima est entré dans l'école. J'étais étonnée que des gens gravement blessés descendent l'un après l'autre. Une personne blessée au visage soutenait avec la paume de sa main la peau qui pendait de sa joue. Une femme avait les seins complètement détachés. Une autre personne marchait d'un pas mal assuré et se servait d'un balai à l'envers comme d'une canne. Encore maintenant je ne peux oublier cette scène. Mais c'était plus étonnant qu'horrible.

● **L'état des membres de ma famille atomisés**

Trois jours environ après le bombardement atomique, alors que j'étais au temple, ma famille restée à Hiroshima m'a envoyé des nouvelles. Le 12 ou le 13 août, je suis retournée à Hiroshima en train et avais pour voisin un garçon en classe de sixième année dans une école appelée Nobu-chan. Mon père est venu m'accueillir à la gare d'Hiroshima. J'ai marché avec lui le long de la route qui borde la Colline d'Hijiyama jusqu'à notre maison. Je me rappelle alors avoir entendu les explications de mon père sur la situation de notre famille et dire : «la végétation ne repoussera pas avant 70 ans.»

Quand je suis rentrée chez moi, ma mère était entièrement enroulée dans un drap. Elle était totalement brûlée, les vers grouillaient sur ses plaies et c'est pourquoi il me semble qu'on l'avait enroulée dans ce drap. Ma sœur cadette était complètement brûlée à son visage qui était grillée tout noir. Elle était terriblement brûlée aux mains et aux pieds, et elle aussi était enroulée dans un drap. Ma petite sœur cadette, effrayée par l'apparence de notre mère, pleurait sans cesse.

On raconte que, quand la bombe atomique est tombée, ma mère et ma sœur cadette attendaient le tramway à la station du Pont d'Enkô. Environ une heure avant la chute de la bombe atomique, l'alerte a été donnée et ma mère a prêté sa capuche antiaérienne à une voisine qui disait avoir oublié la sienne. C'est pour cette raison que ma mère aurait directement reçu l'éclat lumineux de la bombe atomique. Ma sœur cadette, que ma mère portait sur son dos, a eu le pied gauche, la main gauche et le visage brûlés. On raconte que ma mère a descendu ma sœur de son dos et qu'elle s'est enfuie en la trempant dans les réserves d'eau disposées çà et là pour, enfin, être évacuée sur le Champ de manœuvres situé à l'est de la ville.

Ma grand-mère a été atomisée chez elle. Sa maison n'a pas été incendiée mais elle a été fortement endommagée.

Mon père et mon cousin ont marché dans la ville pendant 2 journées entières à la recherche de ma mère et de ma sœur cadette. Il paraît que lorsqu'ils les ont retrouvés, le corps de ma mère était si gonflé par les brûlures que l'on ne pouvait pas distinguer

si elle était un homme ou une femme. Le jour du 6 août, ma mère était sortie en portant par hasard une robe faite avec un tissu que mon père lui avait envoyé de l'étranger. On raconte que ma mère a attaché un morceau de ce tissu, qui n'avait pas brûlé, à la main de ma sœur pour servir de repère. Alors que mon père et mon cousin étaient à leur recherche, ma sœur âgée d'un an a reconnu notre cousin et a crié : «Ah chan!» Ils ont alors reconnu le morceau de tissu attaché à sa main. Bien que ma mère leur ait dit : «il n'y a plus d'espoir pour moi. Rentrez avec les enfants seulement», mon père est retourné à la maison en transportant ma mère et ma sœur dans une charrette à deux roues.

● **La mort de ma mère**

Ma mère est décédée le 15 août. Mon père a construit un simple cercueil sans couvercle avec du vieux bois et nous avons brûlé le cadavre sur un terrain libre derrière la maison. Sur ce terrain, tout le monde venait brûler des cadavres et la puanteur envahissait totalement notre maison. C'était tout à fait insupportable.

Les derniers mots de ma mère à ma grand-mère étaient : «Ma chère belle-mère, je voudrais manger de grosses pommes de terre.» Pendant la guerre, faute de la nourriture, nous allions à la campagne pour échanger certains objets, comme des vêtements ou toute autre chose, contre de la nourriture telle que des pommes de terre. Parmi celles qu'elle troquait, ma mère ne mangeait vraisemblablement que les petites pommes de terre. Elles étaient si amères que nous serions incapables de les manger aujourd'hui.

Chaque année, pour célébrer la mémoire de ma mère, je ne manque jamais la cérémonie de la mise à l'eau des lanternes flottantes. Également, je fais bouillir une grosse pomme de terre en guise d'offrande déposée sur l'autel. Encore aujourd'hui, lorsque je vois de grosses pommes de terre, je pense à en faire déguster à ma mère.

● **La situation de la ville après la guerre**

La berge située après l'école primaire d'Ujina a été utilisée comme un immense crématoire. Une clôture, construite simplement à partir de tôles galvanisées, servait d'enclos pour brûler les cadavres. Un trou avait été pratiqué dans la tôle galvanisée à la hauteur de la tête des cadavres. Nous, les enfants, allions nager dans la mer en passant à côté de cet endroit où les cadavres brûlaient. Aussi, nous passions en pensant : «Tiens, maintenant la tête est brûlée», tout en marchant sur des tas d'os. Je pense que les alentours ont été utilisés comme crématoire jusqu'à ce que je sois élève en classe de sixième année à l'école primaire.

Après la guerre, notre vie était pitoyable et misérable. Non seulement pour nous, mais aussi pour toutes les personnes qui ont vécu cette époque.

● **Ma sœur après la guerre**

Ma sœur qui se trouvait en compagnie de ma mère lors du bombardement atomique, a été sauvée. A l'époque, on disait que c'était un miracle qu'un enfant de l'âge de ma sœur puisse survivre. En grandissant, ma sœur a entendu d'autres personnes lui répéter : «tu as eu de la chance d'être sauvée. C'est formidable que tu aies survécu.»

Cependant, ma sœur s'est retrouvée avec des tumeurs fibreuses (chéloïdes) horribles sur son pied gauche qui était difforme. Elle ne pouvait pas porter de chaussures et donc elle devait porter en permanence des guétas (chaussures japonaises en bois). A cette époque, beaucoup de gens portaient des guétas et donc elle n'avait pas de grand souci dans sa vie quotidienne. Mais lorsqu'elle participait à une excursion ou une fête sportive, elle ne pouvait pas les porter. Alors, à défaut de mieux, elle portait deux grosses couches de chaussettes de travail en coton.

A cause de son pied, ma sœur devait supporter des persécutions blessantes. On disait à l'époque que la maladie causée par les radiations atomiques était contagieuse et certains désignaient ma sœur du doigt en faisant des remarques telles que «ses doigts pourrissent» ou «si tu t'approches d'elle pour la regarder, tu attraperas sa maladie.» Même plusieurs années après le bombardement atomique, lorsqu'elle allait à l'école élémentaire, elle était traitée comme une attraction de foire et des gens se déplaçaient de loin pour la voir.

Néanmoins, ma sœur n'a jamais dit, à moi ou notre grand-mère, qu'elle était traitée ainsi. Elle ne se plaignait pas de sa douleur et disait juste : «Grand-maman, n'est-ce pas vraiment formidable que j'ai pu survivre ?» Etant donné qu'elle était habituée à entendre ces mots depuis sa plus tendre enfance, il semble qu'elle essayait de se persuader elle-même que « c'était formidable d'avoir survécu. Ainsi, même si j'ai été tant brûlée de la sorte, c'est formidable d'être vivante.» Récemment, j'ai jeté un coup d'œil sur les notes de ma sœur. Parmi elles, j'ai lu une phrase où elle écrivait : « à cette époque, je pensais que j'aurais mieux fait de mourir», ce qui m'a fait penser, encore une fois, combien cela a dû être difficile pour elle.

Les médecins lui ont dit que si elle souhaitait se faire opérer le pied, elle devrait attendre d'avoir 15 ans. Au lycée, pendant les vacances d'été, elle a finalement pu subir l'opération qu'elle désirait depuis si longtemps. Ma sœur l'attendait avec une grande impatience car elle a toujours dit qu'elle voulait pouvoir porter des chaussures lorsqu'elle serait admise au lycée. Finalement, malgré l'opération, elle ne pouvait

toujours pas porter de chaussures à ses pieds. En dépit d'avoir transplanté la peau de son abdomen et de son dos pour essayer de corriger la difformité de son pied, la peau transplantée s'est noircie et son orteil est resté décalé d'environ 3 cm. Avant l'opération, ma sœur a dit : « Je pourrai porter des chaussures de sport correctement » mais même à présent, alors que 65 ans se sont écoulés depuis le bombardement atomique, elle ne peut toujours pas porter de chaussures normalement.

Comme son orteil frottait et la faisait souffrir, elle a essayé de porter des chaussures de sport en faisant un trou pour son orteil dans l'empeigne, mais l'orteil frottait contre le trou et provoquait des plaies. Il n'y avait presque jamais un jour qui se passait sans que son pied n'ait saigné. Alors que d'autres personnes se sentiraient inconfortables en voyant leurs chaussures recouvertes de sang, ma sœur peignait le sang coagulé avec du dentifrice.

Quand ma sœur a été hospitalisée à l'hôpital destiné aux rescapés de la bombe atomique, elle a fait la connaissance du Dr. Tomin Harada qui lui a dit : « n'hésitez pas à me contacter pour quoique ce soit. » Aussi, après avoir obtenu son diplôme au lycée, elle a revu le Dr. Harada qui l'a présentée à un ministre japonais qui habitait à Los Angeles. A cette époque, notre père était mort avant que ma sœur soit entrée au lycée et notre famille manquait d'argent. Un professeur du lycée a donc proposé à ma sœur un travail à mi-temps pour lequel elle a travaillé dur jusqu'à ses 20 ans afin de pouvoir épargner assez d'argent pour acheter un aller simple pour les États-Unis où elle est partie.

Le ministre a pris ma sœur en charge et elle gagnait apparemment sa vie en travaillant dans une blanchisserie. De différentes manières, je pense qu'elle a mené une vie dure mais elle habite encore à Los Angeles aujourd'hui. Bien qu'elle pensait ne jamais pouvoir se marier normalement, elle s'est mariée avec un japonais résidant aux États-Unis et avec lequel elle a eu trois enfants.

● **L'épisode d'Osaka**

Environ une semaine après l'opération de ma sœur, je suis allée rendre visite à une amie qui habitait à Osaka. Ma sœur m'a dit : « mon état de santé s'est stabilisé, va donc visiter Osaka. »

Je suis montée dans un train semi-express et suis arrivée le soir mais comme je ne connaissais pas l'adresse de mon amie, je me suis arrêté à un poste de police pour obtenir l'information. Bien que peu expérimenté du fait de sa jeunesse, un agent de police a été très gentil et m'a accompagné pendant presque une heure à la recherche de la maison de mon amie. Lorsque nous l'avons trouvé, je lui ai dit : « Merci

beaucoup. Vous m'avez été très utile.» Il m'a alors demandé pour la première fois d'où je venais et je lui ai répondu que je venais d'Hiroshima. Soudainement, il a fait un pas en arrière et a dit : « Hiroshima, la ville frappée par la bombe atomique? » J'ai répondu : « Oui » et il a ajouté « Une femme d'Hiroshima! C'est désagréable pour moi. Une femme d'Hiroshima qui a été exposée à la Bombe atomique! » Il a dit cela avec l'expression que j'allais lui transmettre une maladie contagieuse. Jusqu'à cet événement, je pensais peu aux conséquences de l'exposition à la bombe atomique et cet incident m'a vraiment bouleversé.

Je ne pouvais pas parler de cet incident à ma sœur. J'en ai donc parlé à mon amie d'Osaka qui m'a dit, « Tu ne dois absolument pas en parler à ta sœur car elle se sentirait très mal. » Après cela, je n'ai jamais plus dit à un quidam que je venais de la ville d'Hiroshima.

● **L'épisode du magasin de vêtements**

Cet incident a eu lieu il y a une dizaine d'années alors que je servais un client dans un magasin de vêtements dans lequel j'étais employée. Une personne que je ne connaissais pas a soudainement prononcé le nom de ma sœur et m'a demandé si j'étais sa sœur aînée. « Oui, c'est exact. Pourquoi? Comment la connaissez-vous? », lui demandais-je. Cette personne habitait dans la ville de Furue et il semble, qu'à cette époque, des commérages sur l'état de ma sœur étaient parvenus aussi loin.

Suite à cet incident, à celui qui s'est déroulé à Osaka et à plusieurs autres incidents, j'étais d'accord avec l'objectif de ma sœur de vouloir se rendre aux Etats-Unis. Je pensais que, si elle voulait quitter le Japon où elle devait supporter des persécutions et des préjugés pour se rendre dans un endroit où personne ne connaissait rien d'elle, ma sœur y trouverait vraisemblablement le bonheur.

● **Vœux pour la paix**

Je pense que les gens qui n'ont pas vécu réellement le bombardement atomique ne peuvent pas comprendre la douleur des rescapés. On ne ressent la douleur d'une coupure à son doigt que lorsqu'on se coupe réellement. On ne peut jamais connaître cette douleur tant que cette coupure est au doigt d'une autre personne. Pour cette raison, je pense que c'est vraiment difficile de partager l'expérience vécue du bombardement atomique.

La guerre nous a blessé au fond de nos cœurs. Non seulement par des blessures corporelles, mais aussi par plusieurs autres blessures qui restent et font encore mal même après des dizaines d'années. Ma sœur déteste que l'on parle de la guerre ou de

la bombe atomique. A tel point que, depuis son enfance, elle disparaît toujours dès que l'on commence à en parler. Après avoir déménagé aux Etats-Unis, ma sœur a toujours porté des bas de couleurs foncés pour dissimuler ses cicatrices et n'a jamais parlé de la bombe atomique.

La guerre doit absolument être abolie.

J'ai vu l'enfer

Kimiko Kuwabara

● **Situation familiale avant le bombardement**

A cette époque, j'avais 17 ans et je vivais avec ma mère et ma sœur aînée à 3-Chome, Misasa-Honmachi (actuellement Nishi-ku), dans la ville d'Hiroshima. Mon père était décédé et mes trois frères étaient vivants; notre frère aîné était marié et avait quitté la maison familiale. Mes deux autres frères étaient mobilisés et habitaient dans la Préfecture de Yamaguchi.

Je travaillais à la section des affaires générales de la Station d'émission centrale d'Hiroshima. La Station d'émission était située à Kaminagarekawa-cho (actuellement Nobori-cho, Naka-ku), autour de laquelle les maisons démolies et évacuées donnaient l'air d'une place. A ce que je me souviens, la Station d'émission diffusait beaucoup d'informations militaires et les fenêtres étaient renforcées pour parer aux raids aériens.

● **Le 6 août**

Ce matin-là, une alerte aérienne avait été donnée. Je ne pouvais donc pas sortir tout de suite de la maison et je suis arrivé au bureau plus tard. Je pense être arrivée au bureau vers 8 heures après que l'alerte aérienne fût levée. Comme d'habitude et comme toutes les autres personnes du bureau, je commençais à faire le ménage. Quand je suis entrée dans le bureau du directeur dont j'avais la charge, j'ai entendu une femme dans la cour qui disait : « un bombardier B29 est en vol ». Je m'en suis préoccupée et à l'instant où j'allais m'approcher de la fenêtre, un fort éclat de lumière est apparu. C'était un éclair rouge d'une intensité lumineuse plus forte et plus éblouissante que le feu provoqué par le grattement d'une allumette. En un instant, je me suis bouchée les yeux et les oreilles avec mes mains et me suis accroupie sur place. A cette époque, on nous enseignait de faire ainsi lorsqu'une bombe tombait. Je me sentais comme en état d'apesanteur, flottant dans l'air et dans l'obscurité, et je ressentais une sensation étrange, « croustillante » et inexplicable, incapable de juger si ce qui m'arrivait était douloureux ou non. Je me suis imaginée que j'allais mourir, ici. Sur le moment, je ne m'en étais pas aperçue mais des éclats de verre projetés par le souffle de l'explosion m'avaient atteint au visage et au bras gauche. Mon corps était totalement ensanglanté. Aujourd'hui encore, un éclat de verre est toujours présent à l'intérieur de ma joue gauche.

Alors que je restais immobile, j'entendis une voix faible venant du couloir. A l'intérieur de la pièce, je ne voyais rien car elle était plongée dans la pénombre. Alors que j'essayais d'en sortir en me dirigeant vers le couloir à l'aide du son de la voix, je heurtai le dos d'un homme. Puisque je n'étais pas encore morte, je me suis dit qu'il

fallait mieux m'enfuir avec cet homme. Je l'ai suivi en le saisissant fermement par la taille et finalement je suis parvenue près de la sortie où des gens s'étaient rassemblés. Tous ensemble, nous avons pu ouvrir la lourde porte et atteindre l'extérieur. Il faisait sombre comme à l'aube d'un jour et autour de nous de multiples objets emportés par le souffle de l'explosion retombaient au sol. Les personnes sortant de la station d'émission avaient le visage tout noir, les cheveux hérissés. Ils étaient ensanglantés et leurs habits étaient déchirés. Ils étaient dans un tel état que, sans entendre le son des voix, ils ne pouvaient se reconnaître entre eux.

Nous nous sommes imaginé que le bombardier avait visé la station d'émission et largué une bombe qui provoquait des dégâts considérables. Je suis alors sortie du site avec deux ou trois femmes travaillant dans la même section des affaires générales. Ce fût la première fois où je me suis aperçue que les dégâts n'étaient pas limités à la station d'émission. Tous les bâtiments environnants s'étaient effondrés et des incendies éclataient çà et là. L'annexe de notre bureau situé aux 5ème et 6ème étages de l'agence de presse Chugoku Shimbun était en flamme et vomissait du feu par ses fenêtres. Nous avons alors décidé de nous réfugier au Jardin de Shukkeien situé près de la station d'émission. Pendant que le feu gagnait du terrain, on entendait les cris des personnes écrasées par leur maison détruite et les voix des personnes cherchant leur famille, mais je me suis désespérément efforcée à m'enfuir sachant que je ne pouvais rien faire pour eux.

Beaucoup de personnes étaient venues se réfugier au Jardin de Shukkeien. Nous avons traversé le pont enjambant l'étang et nous nous sommes regroupés sur la berge de la rivière Kyoubashigawa. Mais des arbres à l'intérieur du jardin ont commencé à brûler et le feu s'approchait progressivement de la berge de la rivière. C'est alors qu'un grand pin situé au bord de la rivière se mit à brûler à grand bruit. Nous avons plongé dans la rivière d'où nous regardions la scène en nous immergeant jusqu'à la poitrine. Sur la rive opposée, le quartier d'Osuga-cho commençait à brûler et nous envoyait une pluie d'incandescences. Le feu provenant de la berge et du rivage opposé était tellement chaud que nous avons replongé dans la rivière pour n'en ressortir que le soir.

Beaucoup de gens s'étaient réfugiés sur la rive et il n'y avait pas assez de place pour tous nous y asseoir. Comme l'armée était à proximité, il y avait beaucoup de soldats auxquels il ne restait que des cheveux au sommet de la tête, à l'endroit où ils portaient habituellement leur casque, mais sur toutes les autres parties du corps la peau était brûlée et enflée. Ils étaient à l'agonie. Une mère, qui portait un bébé dans

ses bras en restant immobile, avait le buste en lambeaux et son bébé semblait déjà mort.

J'entendais sans cesse les voix de personnes brûlées et blessées qui disaient : « Donnez-moi de l'eau! Donnez-moi de l'eau! ». A l'inverse, il y avait des gens qui criaient : « Ne buvez pas l'eau! ». Beaucoup de personnes qui souffraient de brûlures sévères, avaient plongé dans la rivière pour ne pas les endurer. Mais la plupart d'entre-elles avait dérivé le long de la rivière sans pouvoir en sortir. De l'amont de la rivière, les cadavres arrivaient les uns après les autres et toute la largeur de rivière en était remplie. Même pendant que nous étions dans la rivière, des cadavres arrivaient en flottant les uns après les autres et je devais les repousser vers le cours de la rivière. A cet instant, j'étais désespérée mais sans être réellement effrayée. J'ai vu de mes propres yeux un spectacle plus misérable que l'enfer.

L'incendie était tellement violent que nous ne pouvions pas nous déplacer et nous avons dû rester toute la journée sur la berge de la rivière du Jardin de Shukkeien. Quand la journée s'est achevée, alors que je cherchais des membres de la station d'émission, l'un d'entre eux est arrivé sur un petit bateau de sauvetage. On lui avait ordonné d'aller au poste de secours du champ de manœuvre se situant à l'est de la rivière et il nous aida à rejoindre la berge sableuse de la rive opposée. Comme j'étais inquiète au sujet de ma mère qui était restée seule à la maison, j'ai indiqué vouloir rentrer chez moi plutôt que de me rendre au poste de secours. C'est alors qu'un camarade des membres de la station d'émission m'a fortement retenu en disant : « Ne fais pas la bêtise de retourner en ville! »

Étant donné que ma maison était située à Misasa-Honmachi à l'ouest de la ville d'Hiroshima, il était nécessaire pour rentrer chez moi, de passer au milieu de la ville en feu. Tout le monde étant opposé à ce que j'y aille, j'ai malgré moi accepté de les suivre mais, à leur insu, je les ai quittés furtivement. J'ai entendu les cris des gens qui s'étaient aperçus de mon absence mais, en disant : « excusez-moi », je me suis dirigée toute seule vers ma maison.

● Le chemin de la maison

Après avoir quitté mes camarades qui travaillaient à la station d'émission, je suis allée près du pont de Tokiwa qui enjambe la rivière Kyobashi. Venant du quartier d'Hakushima, situé à l'ouest du pont, des gens blessés arrivaient les uns après les autres mais personne ne se dirigeait dans la direction opposée. C'est alors que j'ai rencontré deux cheminots qui étaient en train de traverser le pont. Ils m'ont dit qu'ils se rendaient à la gare de Yokogawa et je leur ai demandé : « Emmenez-moi avec vous

». Mais ils ont refusé en me répondant : « Nous ne savons pas nous-mêmes si nous y arriverons et donc nous ne pouvons pas vous emmener. Allez au poste de secours ». Cependant, je n'ai pas renoncé et je les ai discrètement suivis à une distance de 4 ou 5 mètres. Je marchais en m'arrêtant quand ils se retournaient et je recommençais à les suivre. Comme je les suivais tout le temps, ils ont fini par dire : « Suivez-nous en restant derrière. » et ils me prévenaient lorsqu'on devait passer un endroit dangereux. En évitant le feu, nous sommes passés à côté de l'Hôpital de l'Agence des Services Postaux et nous sommes arrivés au pont de Misasa. Sur le pont des soldats blessés étaient assis en file des deux côtés et il n'y avait pas de place pour marcher. Il me semble qu'il s'agissait de soldats des deux régiments aux alentours. Ils poussaient des plaintes déchirantes. En essayant de ne pas leur marcher dessus, nous avons réussi à traverser le pont et sommes allés vers la ligne de chemin de fer. En marchant le long de cette ligne, nous sommes finalement arrivés à la gare de Yokogawa. C'est là que j'ai quitté les cheminots et je me rappelle qu'ils m'ont dit au moment de se séparer : « Soyez prudente pour rentrer chez vous.».

● **Les retrouvailles avec ma mère**

Je me suis retrouvée seule et j'ai marché en direction de ma maison à Misasa. Il faisait déjà sombre, les deux côtés du chemin brûlaient encore et je devais courir pour traverser les endroits où les flammes montaient violemment. Ma maison donnait sur la route qui menait au nord en passant par Yokogawa et Misasa. Quand je suis arrivée à la maison, elle avait déjà brûlé et s'était effondrée. Mais j'ai retrouvé ma mère, debout dans une rue proche. J'étais heureuse qu'elle soit vivante. Je me suis jetée dans ses bras et toutes les deux nous avons pleuré.

Ma mère était assise devant la coiffeuse au premier étage de la maison quand la bombe atomique est tombée. Le premier étage s'est effondré vers l'intérieur, mais la pièce où se trouvait ma mère était située dans un angle de la maison qui est resté intact. Il semble que l'escalier étant inutilisable, elle ait descendu par une échelle que l'on avait accrochée.

La maison resta effondrée toute la matinée mais l'incendie qui s'approchait peu à peu a mis le feu à notre maison dans l'après-midi. Ma mère a jeté en dehors de la maison un minimum de couchages avant que celle-ci ne soit totalement incendiée, mais des gens qui se réfugiaient ont ramassé ces couchages et sont partis avec. De plus, bien que le jardin de la maison ait été creusé comme un abri contre les bombardements pour protéger les objets de valeur, comme les Kimono, ceux-ci ont été brûlés par le feu qui se propageait. A de nombreuses reprises, ma mère a puisé de l'eau du ruisseau

situé devant la maison pour éteindre le feu et elle a immédiatement déterré les objets, mais la plupart ont été brûlés. Bien que des voisins lui aient conseillé de s'enfuir à Mitaki, ma mère a préféré attendre que ma sœur et moi soient rentrées et elle se réfugia dans un champ jouxtant notre rue alors que notre maison était en train de brûler.

La nuit même, ma mère et moi avons bivouaqué dans le champ. Dans la rue en face de notre maison, des gens venant se réfugier et d'autres secourir des habitants sont passés et repassés toute la nuit. Je les regardais stupéfaite en pensant à ce qu'il pourrait leur advenir. Pendant la nuit l'équipe de sauvetage nous a donné des Onigiri (boule de riz salé), que ma mère et moi avons mangé, puis le jour s'est levé sans que nous sachions si nous avons dormi ou pas.

● A la recherche de ma sœur aînée

Bien que la circulation des gens ait été incessante pendant 7 jours, ma sœur Emiko n'était pas rentrée à la maison. Ma mère était inquiète et elle pleurait en disant : « Qu'est-ce qui lui est arrivé? Est-elle morte? ». Ne pouvant continuer à voir ma mère dans cet état, le lendemain, je suis partie pour rechercher ma sœur avec une de ses amies qui habitait près de chez moi. A cette occasion, j'ai une nouvelle fois vu l'enfer.

Ma sœur aînée travaillait au bureau téléphonique central d'Hiroshima situé à Shimonakan-cho (actuellement Fukuro-machi, Naka-ku). En passant par Toukaichi-machi (actuellement 1-chome, Toukaichi-machi, Naka-ku) via Yokogawa, je marchais le long de la route de tramway. Les ruines de l'incendie n'ayant pas du tout été déblayées, nous avons du mal à passer sur cette route large comme une chaussée de tramway. La ville débordait de cadavres et, si je n'avais pas fait attention, j'aurais pu marcher dessus. En direction de Tera-machi (actuellement Naka-ku), un cheval était mort, rond et très gonflé. Près de Tôkaichi-machi, une personne totalement brûlée était debout, immobile, étendant ses deux mains. Après la vision de cette scène étrange, je me suis rendu compte que cette personne était morte debout. Ça et là, beaucoup de gens avaient plongé leur tête dans les bassins de prévention du feu et ils étaient morts entassés pêle-mêle. Au bord du chemin, des cadavres étaient également entassés parmi lesquels des personnes à bout de souffle gémissaient et d'autres disaient : « de l'eau! De l'eau! ». Mais personne n'était valide. Tous avaient les vêtements et le corps brûlés, enflammés et gonflés comme une poupée noire. Si ma sœur aînée était tombée ici, je n'aurais pas pu la reconnaître. Après avoir traversé le pont d'Aioi en enjambant les cadavres, je suis allée jusqu'à Kamiya-cho

(actuellement Naka-ku). Mais je n'ai pas pu avancer davantage. Nous sommes alors retournées à Misasa. Au regard de la situation, je me suis imaginée que ma sœur aînée n'était plus vivante.

Au contraire, une semaine après le bombardement, ma sœur aînée est rentrée seule à la maison. Elle a été atomisée au bureau téléphonique et grièvement blessée. Mais elle s'est enfuie à la butte de Hijiyama et a ensuite été transportée à Kaitaichi-cho, Aki-gun (actuellement Kaita-cho) pour être admise au centre de secours. Elle y a séjourné environ une semaine. Elle a attendu qu'un camion destiné aux secours parte au centre d'Hiroshima pour demander au conducteur de l'emmener. Bien qu'on lui refuse en raison du fait qu'une personne grièvement blessée ne peut être transportée, elle a sauté discrètement à l'arrière du camion et a réussi à atteindre Tôkaichi-machi. Ma sœur est rentrée chez nous en marchant difficilement depuis Tôkaichi. Ses habits étaient débraillés et elle était totalement ensanglantée. Elle portait des chaussures dont la gauche et la droite étaient différentes. Si ceux qui ne savaient rien de la situation avaient vu son apparence, ils jugeraient cela insensé. Etant donné que notre maison était incendiée, une amie de ma mère a offert un coin de sa maison pour que ma sœur puisse dormir mais elle était clouée dans son lit, entre la vie et la mort.

● Les soins auprès de ma sœur aînée

Des fragments de verre avaient entièrement percé le dos de ma sœur et la chair de son bras ressemblait à une grenade explosée. Bien que tous les jours, à l'aide d'une aiguille, j'enlevais des fragments de verre de son dos, la plaie grouillait de vers. La fille de la famille qui nous hébergeait était morte après avoir été atomisée. Aussi, afin de ne pas embarrasser plus cette famille, nous avons décidé de retourner aux ruines de notre maison incendiée. Notre frère aîné est venu et il a ramassé du bois brûlé pour bâtir une baraque suffisamment solide pour supporter la pluie. Nous y avons déménagé et continué de soigner ma sœur. Comme ma sœur était alitée et qu'elle ne pouvait pas aller au poste de secours, elle n'a reçu aucun soin médical satisfaisant. Tout ce que nous avons pu faire était de recevoir un peu d'onguent offert par un inconnu. Ses cheveux étaient complètement tombés et elle vomissait du sang. A de nombreuses reprises, J'ai pensé qu'elle était perdue. Tous les jours ma mère se rendait dans la montagne pour cueillir des feuilles de *Houttuynia cordata* (ou plante caméléon), qu'elle faisait infuser encore vertes et boire à moi et ma sœur en remplacement du thé. Bien que le thé bleu issu de ces feuilles avait une odeur affreuse, ma mère nous disait que c'était cette médecine qui sortirait le poison de notre corps. Ça devait être sans doute efficace. Ma sœur, qui n'avait pas pu se lever pendant

environ 3 mois, s'était rétablie et pouvait recommencer à travailler. Elle se cachait avec une écharpe et un chapeau jusqu'à ce que ses cheveux aient repoussés. En raison des traces de blessures présentes sur son corps, elle ne portait jamais de robe sans manche. Encore maintenant son bras blessé est plein de bosses.

● **La vie après la guerre**

Quelqu'un m'a informé de la fin de la guerre. Au début, je n'ai pas cru que cette guerre puisse s'achever. Du fait de l'éducation reçue depuis notre enfance, nous avions cru que le Japon ne serait jamais vaincu. De plus, pendant tout le temps passé à travailler à la station d'émission, j'avais toujours entendu dire que le Japon gagnerait et que jamais le Japon serait vaincu. Cependant, ayant entendu qu'une bombe identique était aussi tombée sur Nagasaki, je pensais que si de telles bombes tombaient à de multiples reprises, il valait mieux que la guerre se termine.

Comme le bâtiment de Kaminagarekawa-cho n'était plus utilisable, il fût décidé de transférer la station d'émission à l'intérieur du bâtiment de la société Toyo Industries se situant à Fuchû-cho, Aki-gun. J'ai quitté mon emploi à la station d'émission afin de soigner ma sœur et aussi parce que la société Toyo Industries Co. était située loin de chez moi, ce qui m'obligeait à changer de train. A cette époque le bruit courait que les femmes seraient violées par l'armée d'occupation qui venait d'arriver. Après cela, j'ai travaillé environ 1 an dans une société à proximité. Ensuite j'ai travaillé quelques temps dans une autre société par recommandation de mon maître vénéré. Enfin, je me suis mariée.

J'ai marché dans les rues de la ville d'Hiroshima les 6 et 8 août mais je ne suis pas tombée gravement malade après avoir été atomisée. On dit que l'on ne sait pas quand je tomberai malade, mais je n'ai jamais mentionné l'inquiétude de la maladie. Quand je serai malade, j'y penserai à ce moment-là. Plutôt que de penser à la maladie, je pense toujours à comment je dois vivre à partir de maintenant.

● **Vœux de paix**

Jusqu'à présent, je n'ai pas voulu beaucoup parler de cette expérience d'avoir été atomisée. Bien que tous les ans je vais prier au Cénotaphe en souvenir des victimes de la bombe atomique, je ne suis jamais retournée au jardin de Shukkeien où je m'étais réfugiée. Il est vrai que le jardin de Shukkeien est un beau jardin, mais je ne veux pas y aller car lorsque je regarde le pont enjambant l'étang cela me rappelle les événements de ce triste jour. Si je me souviens, les larmes viendront et je m'étoufferai.

La plupart des gens qui ont vécu le bombardement atomique sont morts et ceux qui peuvent raconter leurs souvenirs de cette guerre sont de moins en moins nombreux. En parlant des scènes d'enfer qui restent toujours vives dans ma mémoire bien que j'aie vieilli, j'aimerais dire fermement aux jeunes générations que les armes nucléaires ne doivent jamais plus être utilisées. Mon petit-fils qui est à l'école primaire s'est intéressé à la guerre et à la paix et il est venu me demander : « Mémé, as-tu vu la bombe atomique? ». Je souhaite vivement que le monde actuel puisse être un monde dans lequel plus personne ne connaîtra cette douleur.

Titre	Travaux de documentation complémentaires « Recueil de témoignages de survivants de la Bombe atomique de Hiroshima »
Edition	Deuxième édition
Date de publication	31 mars 2013
Rédaction	Centre Culturel de la Paix d'Hiroshima, fondation reconnue d'utilité publique
Publication	Ministère de la Santé, de l'Emploi et de la Protection Sociale 1-2-2 Kasumigaseki, Chioda-ku, Tokyo 00-81 (0)3 5253-1111
